

Claude Gacond

Un humanisme mondialiste ou Penser autrement

Introduction

Plus d'un siècle de non-violence

Pourquoi parle-t-on rarement de l'espéranto, malgré l'essor remarquable de cette langue internationale ? Le silence qui entoure cet idiome résulte certainement, d'une part de l'attitude de la collectivité espérantophone qui refuse de collaborer à toute action pouvant déboucher sur un acte de violence, et d'autre part de la méfiance des milieux nationalistes envers ces hommes de paix. Où règne la non-violence, il n'y a généralement rien d'intéressant pour les mass média. Alors, c'est le silence ! Par la presse, la radio et la télévision, en général le public ne reçoit que peu d'informations sur l'activité du monde espérantophone.

Influence du docteur qui espérait

L'espéranto est né dans l'Empire russe le 21 juillet 1887, d'une modeste brochure publiée à Varsovie par un mystérieux Doktoro Esperanto. Ce *Docteur espérant* ou *Docteur qui espère* eut une double influence. Par son projet de langue planifiée, publié en versions allemande, anglaise, française, polonaise et russe, Lejzer Ludwik Zamenhof – tel est le vrai nom du Docteur Esperanto – engendra non seulement une langue nouvelle, mais influença aussi profondément la pensée des locuteurs de cet idiome dans la direction d'un humanisme mondialiste.

Biographie de Zamenhof

Depuis 1995, le public francophone possède une biographie de Zamenhof très intéressante. Ce livre de René Centassi (1922-1998) et Henri Masson (né en 1943), intitulé *L'homme qui a défié Babel: Ludwik Lejzer Zamenhof*, se lit comme un roman. Son mérite réside en son objectivité au sujet de l'influence du judaïsme, non seulement sur la pensée et l'action de l'initiateur de l'espéranto, mais aussi sur la diffusion de sa langue dans le monde entier.

Quoique membre d'une famille polyglotte vivant dans la région polonaise de l'Empire de Russie, Lejzer Zamenhof s'est toujours déclaré Juif russophone. Il est né à Bialystok le 15 décembre 1859 et mort à Varsovie le 14 mars 1917. Son père, Markus Zamenhof (1837-1907), enseignait à Varsovie l'allemand et le français au lycée et l'hébreu et l'araméen à la synagogue.

Lejzer Ludwik, selon la tradition familiale, parallèlement à ses études de médecine avec spécialisation ophtalmologique effectuées à Moscou, Varsovie et Vienne, a acquis une solide formation linguistique. Par la comparaison de langues de types différents, il recensait les phénomènes grammaticaux, lexicaux et sémantiques communs, afin d'en extraire les éléments universels capables d'engendrer un projet de langue « neutralement humaine ». Lorsqu'il est arrivé à un projet satisfaisant, il l'a mis à l'épreuve et perfectionné par des activités rédactionnelles. Ce n'est que lorsqu'il a acquis la conviction de la réelle maturité de son projet de langue internationale, qu'il l'a diffusé en 1887 sous le pseudonyme de docteur Esperanto, avec l'aide de son épouse Klara Zilbernik (1863-1924) et de son beau-père Alexander Zilbernik (?-1906). Dès lors, à côté de son activité d'oculiste, Lejzer Zamenhof a voué ses loisirs à l'enrichissement lexical et stylistique de la langue nouvelle, avant tout par la traduction de chefs-d'œuvre des langues dont il avait la maîtrise.

Homarano

En 1906, Lejzer Zamenhof s'est proclamé homarano, c'est-à-dire *citoyen de la communauté humaine*, ceci dans une Résolution qui n'a pas fini d'inspirer les espérantophones. Pour comprendre la réelle signification du terme homarano, il faut en expliquer les éléments constitutifs:

hom signifie *l'être humain*.

ar caractérise *un ensemble*. On retrouve ce suffixe dans le nom provençal *Etang de Vaccarès* où le mot *vaccarès* signifie *troupeau de vaches*.

an caractérise le *membre d'une communauté*. Ce suffixe se retrouve dans le mot français *paysan* qui étymologiquement signifiait *l'habitant du pays*.

o est la marque caractéristique des noms communs. L'article indéfini *un* ou *une* joue un rôle grammatical analogue en français.

Le mot hom+ar+an+o signifie donc *un membre de l'ensemble qui regroupe tous les hommes*, ou plus simplement *un citoyen de l'humanité*.

Homaranismo

Au début du 21^{ème} siècle - 90 ans après la mort de Lejzer Zamenhof et 120 ans après la naissance de l'espéranto - partout sur la Terre, on rencontre des espérantophones qui vivent simultanément dans deux mondes différents, car ils sont tous bilingues.

Par la pratique quotidienne de l'espéranto, ils fortifient leur homaranismo qu'ils conçoivent comme un *humanisme démocratique actif orienté vers un avenir de justice sur le plan planétaire*: leurs activités et échanges supranationaux ne cessent d'édifier le monde uni auquel ils aspirent.

En même temps, les espérantophones se sentent profondément enracinés dans leur propre milieu ethnique, mais en évitant tout chauvinisme.

Cette attitude culturelle originale, courageuse et complexe, donne une réelle vigueur à la littérature espérantophone. Signalons à ce sujet que dans la collection *Que sais-je ?* des Presses universitaires de France, l'ouvrage de Pierre Janton intitulé *L'Espéranto* apporte aux lecteurs francophones un très bon aperçu du développement de la littérature originale et traduite propre à l'espérantophonie.

Minorité linguistique agissante

Aucune barrière n'est parvenue à interrompre cet effort culturel supranational et respectueux des minorités, même dans les heures les plus sombres des conflits internationaux qui n'ont cessé d'assombrir la vie de notre planète durant le vingtième siècle.

Aujourd'hui, les espérantophones sont des centaines de milliers, peut-être des millions. Aucun recensement n'a tenté de les dénombrer. Ils agissent dans tous les pays et leur existence commence à être reconnue avec un certain respect. Ils représentent une minorité linguistique agissante qui éveille peu à peu l'intérêt des linguistes, des sociologues et des éducateurs, et même, parfois, des journalistes!

Bilinguisme original

Les espérantophones trouvent leur force dans la conscience de jouir d'un privilège unique, celui d'appartenir à deux communautés linguistiques très différentes: c'est une bipolarité enrichissante à tous points de vue. Comme tous les binationaux, ils sont des éléments modérateurs dans les situations conflictuelles, car leur vision des événements dépasse les frontières ethniques et nationales.

Leur vision de l'humanité ne s'accorde guère avec les divisions actuelles du monde en nations et en ethnies rivales, en religions et en croyances réciproquement intolérantes, en clans qui profitent de ces divisions pour opprimer les plus faibles.

L'humanisme que véhicule l'espéranto a soif d'unité et de justice.

Parmi les 10 langues les plus utilisées dans la vie mondiale

C'est donc dans le silence que l'espéranto n'a cessé de progresser jusqu'à occuper une place respectable parmi les langues que l'on peut qualifier de mondiales. Son expansion est très certainement un des faits linguistiques caractéristiques du 20^{ème} siècle.

120 ans après sa naissance, l'espéranto figure déjà parmi les 10 langues les plus utilisées sur le plan de la vie internationale.

Six de ces langues sont celles de l'Organisation des Nations Unies. En voici la liste avec leur nombre de locuteurs: l'anglais (478 millions), l'arabe (225 millions), le chinois (1 milliard 200 millions), l'espagnol (392 millions), le français (125 millions) et le russe (170 millions).

Hors des milieux intergouvernementaux, on rencontre encore trois autres langues supranationales. Il s'agit d'une part du latin qui est toujours vivant dans le monde catholique et utilisé mondialement comme outil de référence lexicale en biologie et dans d'autres sciences, et d'autre part du yiddish et de l'hébreu qui sont pratiqués dans la diaspora juive.

L'espéranto est aussi devenu la langue d'une diaspora, c'est-à-dire d'une communauté linguistique dispersée parmi les autres communautés humaines.

Toutes les autres langues remplissent avant tout un rôle culturel régional. Parmi celles-ci, les plus importantes sont certainement l'allemand en Europe, le turc en Asie, le hindi en Inde et le swahili en Afrique noire.

Trois solutions au plurilinguisme

Entrant dans le 21^{ème} siècle, on ne peut plus nier que le 20^{ème} a vu naître un monde réellement planétaire.

Dans les congrès et les rencontres qui concrétisent journallement cette mondialité, il n'y a pas une multitude de solutions linguistiques possibles. En fait, il n'y en a que trois:

- 1) *Le monolinguisme autoritaire.*
- 2) *Le plurilinguisme.*
- 3) *Le monolinguisme volontaire.*

Le monolinguisme autoritaire est l'apanage des empires et des régimes centralisateurs qui cherchent à imposer l'usage de la langue de la métropole aux populations dominées. C'est ce qui s'est passé en France au détriment des parlers régionaux. C'est la politique impérialiste actuelle des Etats-Unis d'Amérique qui essaie de faire croire que l'anglais est l'unique langue internationale.

Le plurilinguisme se base sur l'usage d'un certain nombre de langues de travail. Il a donné son équilibre à la Confédération helvétique qui est culturellement basée sur la reconnaissance égalitaire de quatre langues: l'allemand, le français, l'italien et le romanche. Avec sagesse, l'Union européenne a choisi une orientation analogue.

Le *monolinguisme volontaire* n'est pas l'apanage unique des espérantophones. Il existe d'autres mouvements cherchant leur unité dans la pratique d'une langue unique. Pensons à la francophonie actuelle et aux autres organisations monolingues qui adoptent volontairement un seul idiome pour leurs relations supranationales et pour concrétiser leur unité culturelle et leur héritage commun.

L'écho des grands empires

Le plurilinguisme de l'Organisation des Nations Unies n'est en fait que l'écho linguistique des grands empires territoriaux qui se sont écroulés durant le 20^{ème} siècle. Ces ex-empires, qui ne sont jamais parvenus à imposer leur suprématie linguistique au monde entier, se sont unis en 1946 dans un dernier effort pour maintenir le plus longtemps possible leurs propres suprématies linguistiques, sans égard aucun pour les peuples parlant d'autres langues. Il s'agit d'une attitude non démocratique.

Ce plurilinguisme égoïste est basé sur un service de mieux en mieux rodé de traductions écrites et simultanées. C'est une voie facile, mais très coûteuse, que ne peuvent se payer que les organismes intergouvernementaux et les organisations qui dépendent de leurs subventions. Le système en question fonctionnera tant que les Etats linguistiquement minoritaires accepteront d'en partager les frais et les inconvénients qui leur sont imposés.

L'Union européenne

L'Union européenne pratique un plurilinguisme plus complexe et plus respectueux de la multiplicité des langues propres à l'Europe.

Mais la pratique simultanée de toutes les langues officielles des Etats membres atteint ses limites. En passant de quinze à une trentaine de membres, l'Union européenne devra certainement repenser son plurilinguisme.

A ce sujet, il est intéressant de constater l'intérêt de certains députés européens envers l'espéranto. Ces parlementaires ont pris conscience qu'en ajoutant une interlangue telle que l'espéranto aux langues des Etats membres de l'Union européenne, on pourrait trouver un équilibre interlinguistique nouveau et harmonieux qui serait profitable à tous et qui respecterait toutes les langues, même celles qui ne sont pas reconnues officiellement, telles que le catalan, le basque, le corse, le breton et l'alsacien, pour ne signaler que les minorités linguistiques de la France, pays représenté officiellement dans l'Union européenne que par le truchement du français.

Mais les préjugés et les chauvinismes linguistiques sont encore tenaces. Ils empêcheront probablement longtemps l'ouverture d'une discussion objective sur la situation linguistique européenne. Les Etats les plus puissants profitent de la complexité de la situation pour imposer une hiérarchie linguistique profitable à leur propre langue. Une telle solution est forcément source de graves conflits linguistiques pour l'avenir, d'autant plus qu'elle est glottophage, c'est-à-dire qu'elle tue lentement les langues des peuples minoritaires. C'est une situation génocidaire qui commence à être critiquée.

Accélération des contacts interlinguistiques

La planétarisation du monde conduit à une accélération des contacts interlinguistiques.

Il ne se passe plus une semaine sans ouverture d'une conférence intergouvernementale plurilingue où domine de plus en plus l'usage de l'anglais.

Il ne se passe non plus aucune semaine sans rencontre régionale ou mondiale basée sur la pratique monolingue de l'espéranto.

Evolution des phénomènes linguistiques

Toutes ces situations linguistiques ne sont nullement stables. Si nous comparons ce qui se passe actuellement à la situation de la fin du 19^{ème} siècle qui a assisté à la naissance de l'espéranto, nous remarquons les phénomènes suivants:

Le français a perdu son monopole de langue diplomatique et connaît une nette perte de dynamisme dans la vie internationale. Il est en train de régresser au statut de langue culturelle régionale, comme du reste le russe et le chinois.

L'anglais et l'arabe sont en expansion à tous points de vue pour des raisons différentes. Le développement de l'usage de l'anglais résulte de la puissance économique et politique des Etats-Unis d'Amérique qui sont en situation de monopole absolu depuis la chute du mur de Berlin. Mais la stagnation démographique des pays anglophones est un handicap. Le développement de l'arabe résulte justement de l'expansion démographique de ses populations.

Dans le monde juif extra-israélien, l'usage de l'hébreu est en train de supplanter celui du yiddish.
Projets de langues internationales

Le rôle du latin est de plus en plus confiné à son utilité lexicale pour la formation des termes scientifiques. Mais tout au long du 20^{ème} siècle, il a influencé la création de projets de langues internationales qui avaient le but précis de concurrencer l'espéranto.

Voici les tentatives les plus caractéristiques:

1902: L'Idiom neutral proposé par l'ingénieur russe Vladimir Karlovic Rosenberger (1848-1918) concrétisa l'abandon du Volapük que le prêtre allemand Johann Schleyer (1831-1912) avait lancé avec un certain succès en 1879.

1903: Le mathématicien italien Giuseppe Peano (1858-1932) eut plus de succès avec son latin sans grammaire appelé Latino sine flexione. La revue scientifique *Lingua et Vita* a survécu à son fondateur jusqu'à l'aube de la deuxième guerre mondiale.

1921: L'Occidental, proposé par l'officier de marine et mathématicien russo-estonien Edgar von Wahl (1867-1948), lorsque la Société des Nations allait débattre de l'espéranto, avait alors reçu l'appui de la France pour contrecarrer l'essor de l'espéranto.

1951: Finalement l'Interlingua proposé par le philologue américain Alexander Gode (1907-1970) reçut à son tour l'appui des Etats-Unis. C'était une nouvelle tactique d'opposition à l'espéranto.

Mais, en 1954, la reconnaissance de la valeur culturelle de l'espéranto, par une résolution de l'Assemblée générale de l'Unesco réunie à Montevideo, mit fin à de telles propositions de projets de langues latinoïdes concurrentes de l'espéranto.

Importantes minorités

On constate de plus en plus que l'espagnol et le portugais ne sont pas les seules langues de l'Amérique latine. En effet, de nombreux idiomes amérindiens réoccupent leur aire de diffusion, favorisés par l'essor démographique de leurs populations misérables et peu scolarisées.

En Amérique du Nord, un autre phénomène sociolinguistique est à prendre en considération. Il s'agit de la formation d'importantes communautés chinoises, espagnoles et yiddish à l'intérieur des grandes villes des Etats-Unis. Dans les quartiers en question qui concernent des millions d'habitants, l'anglais est une langue seconde souvent mal maîtrisée.

En Asie et en Afrique, les conflits ethniques actuels attestent que les populations majoritaires cherchent à anéantir les minorités dans le but de faire coïncider les frontières nationales, souvent issues de l'époque coloniale, avec les limites de leur propre ethnie. Les victimes de ces conflits sont les groupes minoritaires. Les guerres civiles et les massacres qui en résultent sont de plus en plus meurtriers et incontrôlables.

L'Europe n'est pas à l'abri de tels conflits, comme l'ont montré les dramatiques guerres civiles qui ont mis un terme à l'existence de la Yougoslavie fédérale.

Fragilité des équilibres actuels

Les phénomènes linguistiques sont le reflet de mouvements démographiques difficilement maîtrisables que dynamisent souvent la faim, l'analphabétisme et les crises financières.

Si la force du nombre doit décider du sort de la future langue mondiale, l'avenir n'appartiendra bientôt plus à l'anglais, mais à l'arabe qui double à chaque génération sa population. Proportionnellement, le nombre des anglophones diminue inexorablement, comme celui des populations parlant français et russe. Par contre, le nombre des hispanophones et des Chinois reste stable.

L'examen rapide de ces phénomènes sociolinguistiques nous rend attentifs à la fragilité des équilibres linguistiques. Tout est en constante évolution.

Tandis que le français a irrémédiablement perdu du terrain, l'espéranto, par contre, s'est répandu dans le monde entier, et ceci généralement sans enseignement officiel dans les écoles et malgré son manque de prestige. C'est un phénomène linguistique digne d'attention.

Vers une solution plus conforme à l'éthique

Les espérantophones sont convaincus qu'une solution plus conforme à l'éthique et à la justice sociale finira par s'imposer, lorsqu'il faudra trouver un remède raisonnable aux problèmes inter-ethniques et financiers actuels.

Mais tant que les grandes puissances voudront à tout prix perpétuer la primauté de leur propre langue, les conflits ne feront qu'empirer, provoquant l'anéantissement de millions d'être humains qui ont la malchance d'être nés au mauvais endroit et d'être héritiers d'idiomes minoritaires.

Après le génocide des Arméniens, nous assistons impuissants à la persécution des Kurdes et, en Afrique, nous voyons périr des peuples entiers.

Ces drames orientent nécessairement les regards sur l'expérience positive de l'espéranto.

Première approche de l'espéranto

Il est presque impossible de faire comprendre ce qu'est réellement une langue telle que l'espéranto à ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, surtout si l'on présente cette langue à des Occidentaux. Une initiation minimale est nécessaire.

Pour cette raison, avant d'examiner les principales étapes du développement de cette langue, nous allons découvrir comment elle crée son vocabulaire d'une manière absolument autonome, à l'aide d'éléments lexicaux empruntés principalement aux langues latines et germaniques.

Nous avons déjà rencontré le mot homarano formé de la combinaison des éléments lexicaux hom, ar, an et o.

Voici une série de termes où se retrouve l'élément an. Pour en faciliter la compréhension, nous séparons leurs éléments lexicaux par un espace:

sam ide an o

ali land an o

sam religi an o

ali urb an o

sam dom an o
ali ras an o
sam parti an o
ali famili an o
sam profesu an o
ali planed an o

L'espéranto, dont la prononciation est plus proche de celle de l'italien que du français, est caractérisé par une écriture phonologique où chaque son est représenté par une lettre caractéristique. Comme en polonais, il y a un accent tonique sur l'avant-dernière syllabe des mots.

Comme le met en relief le graphisme de cette liste de mots, chacun de ces termes est la combinaison de 4 éléments lexicaux.

Le mot samideano consiste en l'addition des termes sam+ide+an+o.

L'élément sam qui signifie *même* est apparenté à l'adjectif anglais *same*.

L'élément ide signifie *idée*.

Le mot samideano signifie donc: *une personne qui a la même idée*.

L'équivalent français serait: *un co-idéaliste*, terme que l'espéranto traduirait cependant par samidealano = *une personne qui a le même idéal*.

Au point de vue lexical, l'espéranto est presque toujours une langue plus précise que le français.

Dans le mot samreligiano, l'élément religi qui signifie *religion* a pris la place des éléments ide ou ideal. Ce mot signifie donc *une personne qui a la même religion = un coreligionnaire*.

En sachant que les éléments dom, parti et profesu signifient *demeure* ou *maison*, *parti* et *profession*, il est facile de traduire les termes samdomano, sampartiano, samprofesiano:

samdomano = *une personne qui habite la même maison*.

sampartiano = *une personne qui est membre du même parti*.

samprofesiano = *une personne qui a la même profession, un collègue de travail*.

En sachant que l'élément ali signifie *autre* et que les éléments land, urb, ras, famili et planed signifient *pays*, *ville*, *race*, *famille* et *planète*, il est facile de traduire les noms alilandano, aliurbano, alirasano, alifamiliano, aliplanedano:

alilandano = *une personne qui habite un autre pays = un étranger*.

aliurbano = *une personne qui habite une autre ville*.

alirasano = *une personne d'une autre race*.

alifamiliano = *un membre d'une autre famille*.

aliplanedano = *un habitant d'une autre planète*.

La majorité des éléments lexicaux rencontrés dans ces exemples sont d'origine latine. Quelques-uns tels que land et sam sont d'origine anglo-germanique.

La différence entre l'espéranto et les langues latines ou germaniques consiste en ce que l'espéranto a la capacité de former ses mots d'une manière absolument autonome, sans avoir besoin d'être informé si ces mots existent ou non dans les autres langues.

En espéranto, les éléments de mots fonctionnent comme des idées fondamentales, comme les idéogrammes du chinois. C'est par la combinaison de ces idées fondamentales que se créent les mots, leur sens découlant de l'addition des idées de base qui ont été exprimées.

Créativité illimitée

En permutant les éléments sam et ali, nous obtenons une nouvelle série de mots que nous pouvons nous amuser à traduire:

aliideano = *une personne qui a une autre idée.*
samlandano = *un habitant du même pays = un compatriote.*
alireligiano = *une personne professant une autre confession.*
samurbano = *un habitant de la même ville.*
alidomano = *une personne habitant une autre maison.*
samrasano = *une personne de la même race.*
alipartiano = *un membre d'un autre parti.*
samfamiliano = *un membre de la même famille.*
aliprofesiano = *un membre d'une autre profession.*
samplanedano = *un habitant de la même planète.*

Pour traduire de tels mots, le français est souvent obligé de recourir à des périphrases. Contrairement à l'espéranto, la langue française, comme du reste la majorité des langues latines, ne crée pas son vocabulaire d'une manière autonome au fur et à mesure des besoins.

Cette capacité illimitée de former des mots nouveaux dont la signification est instantanément compréhensible de tous, même si les mots en question n'existent dans aucune autre langue, est un apanage de l'espéranto qui fascine toujours les néophytes. Très vite, ces débutants peuvent exprimer en espéranto ce qu'ils n'auraient peut-être jamais pensé dans leur propre langue.

En voici un exemple:

Lors d'un séminaire d'initiation à l'espéranto, dans la pause qui suivit le déchiffrement de cette série de mots se terminant par ano, un participant s'est écrié: je suis sam+chambre+ano de Pierre, mais ali+lit+ano ! Les autres participants ont éclaté de rire. Et tous ensemble, ils se sont amusés à imaginer de nouveaux mots. Je suis sam+trink+ano de ceux qui boivent du café. Mais Hélène est ali+trink+ano, car elle boit du thé.

C'est toujours intéressant de constater à quel point les débutants polyglottes devinent avec exactitude quels éléments lexicaux conviennent le mieux à la formation des mots en espéranto. Cela prouve que cette langue a assimilé les éléments les mieux adaptés à son propre système grammatical de formation des mots. Les idées fondamentales sont généralement exprimées par des éléments mono- ou bi-syllabiques, comme dans la plupart des langues agglutinantes, c'est-à-dire des langues qui construisent leur vocabulaire en collant les uns aux autres des éléments de base.

Grammaire de type flexionnel

Les langues occidentales, dans leur grande majorité, font partie de la famille des langues indo-européennes dont la grammaire est de type flexionnel. Dans ces idiomes, pour s'adapter à leur rôle dans la phrase, les mots subissent des changements de toutes sortes jusqu'à en devenir méconnaissables. On décline les noms: *un cheval, des chevaux* et les adjectifs: *brun, brune*, et les pronoms: *je, me, moi*. On conjugue les verbes: *je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont*. Souvent certaines voyelles changent comme dans le verbe *faire*: *il fait, il fit, qu'il fasse, il fera*, etc.

Guiseppe Peano considérait avec raison que dans ces flexions réside la difficulté principale d'une langue telle que le latin. C'est pour cela que par le canal de son *Latino sine flexione*, il proposa d'utiliser le vocabulaire latin qu'on trouve dans les dictionnaires, en éliminant toutes les flexions grammaticales propres à cette langue.

L'espéranto fonctionne comme le chinois

L'exemple suivant montre la ressemblance frappante de l'espéranto et du chinois. Ces deux langues construisent leurs mots à l'aide d'éléments lexicaux fondamentaux qui peuvent être représentés par des idéogrammes. Cela explique l'écriture chinoise qui conviendrait aussi à l'espéranto. Ces éléments se juxtaposent selon un mécanisme grammatical précis, tout en demeurant absolument invariables. Ils sont toujours reconnaissables.

sam ide an o	tong daw ren
sam land an o	tong guo ren
sam famili an o	tong jia ren
sam klas ano o	tong ban ren
sam dom an o	tong won ren
sam trib an o	tong zu ren

Comme le chinois, au point de vue de la formation des mots, l'espéranto est une langue de type isolant. L'internationalité de l'espéranto résulte de la greffe d'éléments lexicaux indo-européens sur un système grammatical de formation des mots de type agglutinant et isolant.

Comparaison avec une langue de type flexionnel

L'Interlingua proposé par Alexander Gode est un projet de langue typiquement flexionnelle. Contrairement à l'espéranto et comme le français, elle est incapable de former son propre vocabulaire d'une manière autonome.

Espéranto	Interlingua
samideano	coidealista
samlandano	compatriota
samfamiliano	membro del mesme familia
samklasano	scholar del mesme classe
samdomano	habitante del mesme domo
samtribano	membro del mesme tribo

Il n'y a rien de fascinant dans ce manque d'autonomie lexicale de l'Interlingua, aussi ce projet de langue n'a suscité qu'un très modeste intérêt malgré l'appui des Etats-Unis.

Une régularité absolue

L'une des caractéristiques de l'espéranto consiste en la régularité absolue de son système grammatical. Par exemple, les substantifs deviennent des adjectifs par la simple substitution de la marque a de l'adjectif à celle du nom commun. C'est pour cette raison que les espérantophones utilisent les termes o-vorto et a-vorto comme synonymes de substantivo (ou nomo) et adjektivo. L'élément vort d'origine germanique signifie *un mot, un vocable*.

L'exemple suivant donne une idée de cette façon absolument régulière de former les adjectifs dérivés:

O-vorto	A-vorto
Francio	francia
Hispanio	hispania
Parizo	pariza
luno	luna
tero	tera
maro	mara
nacio	nacia
heroo	heroa
sistemo	sistema
legendo	legenda
giganto	giganta
infano	infana
mistero	mistera
kranio	krania
frato	frata

akvo	akva
komparo	kompara
paco	paca
decido	decida
sekso	seksa
energio	energia

Le même processus dans une langue flexionnelle

Une seconde comparaison avec l'Interlingua de Alexander Gode montre à quel point le même phénomène grammatical peut être chaotique dans une langue flexionnelle indo-européenne.

Nomine	Adjectif
Francia	francese
Espania	espaniol
Paris	parisian
luna	lunar
terra	terrestre
mar	marin
nation	national
heroe	heroic
systema	systematic
legenda	legendari
gigante	gigantesc
puero	pueril
mysterio	mysteriose
cranio	cranian
fratre	fraterne
aqua	aquatic
comparation	comparative
pace	pacific
decision	decisive
sexo	sexual
energia	energic

Seuls les Latins et les latinistes se reconnaissent dans un tel système lexical qui n'a absolument rien d'international au point de vue linguistique. Sa complexité résulte de l'obéissance absolue aux usages propres aux langues néolatines, ainsi qu'à la langue anglaise culturellement dépendante du latin. Nous nous trouvons à l'antipode de l'autonomie lexicale des langues isolantes, dont l'espéranto fait partie au point de vue grammatical.

L'internationalité n'est pas d'ordre lexical

Par ses recherches linguistiques qui ont abouti à la proposition de l'espéranto, Lejzer Zamenhof est un précurseur de la linguistique structurale moderne qui n'a pris son essor véritable que dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle, ceci grâce aux travaux du linguiste américain Noam Chomsky (né en 1928).

Les découvertes de Lejzer Zamenhof sont le fruit de la comparaison systématique des langues qu'il pratiquait. Sa famille russophone vécut à Bialystok avant de s'établir à Varsovie. Markus Zamenhof (1837-1907), le père, qui enseignait le russe, le français, l'allemand, l'hébreu et l'araméen, rédigea une phraséologie en six langues basée sur la comparaison de proverbes russes, polonais, français, allemands, hébreux et latins. Son fils Lejzer édita cette œuvre en y ajoutant les proverbes équivalents en espéranto.

Dès sa petite enfance, Lejzer, qui vivait dans un milieu polyglotte, comprit qu'une langue n'est pas à confondre avec son vocabulaire. Une langue est une manière de manipuler le vocabulaire, un système grammatical. Pour chaque structure grammaticale, Lejzer Zamenhof a fait l'inventaire des formules possibles, les intégrant toutes dans son projet de langue internationale.

Plusieurs possibilités d'exprimer une même phrase

C'est pour cette raison que l'espéranto dispose toujours de multiples moyens d'exprimer une même notion. En voici des exemples typiques:

« *Nous parlons espéranto* » peut se dire:

Ni parolas esperanton.

(La marque *as* caractérise les verbes au présent de l'indicatif)

(La marque *n* indique qu'il ne s'agit pas de la fonction sujet)

Ni parolas en esperanto.

(La préposition *en* indique qu'il ne s'agit pas de la fonction sujet)

Ni parolas esperante.

(La marque *e* caractérise l'adverbe dérivé et signifie donc aussi qu'il ne s'agit pas de la fonction sujet)

Ni parolas esperantlingve.

Ni parolas la lingvon esperanto.

Ni parolas en la lingvo esperanto.

Ni parolas la esperantan lingvon.

Ni parolas la esperantan.

Ni parolas en la esperanta lingvo.

Ni parolas en la lingvo esperanta.

Ni parolas en la esperanta.

Esperanto estas parolata de ni.

Esperanto parolatas de ni.

etc. La série n'est pas exhaustive.

Pour dire « *Quel est votre nom de famille ?* », l'espéranto dispose des formules suivantes:

Kiu estas via nomo de familio ?

Kiu estas via nomo familia ?

Kiu estas via familia nomo ?

Kiu estas via familio-nomo ?

Kiu estas via familionomo ?

Kiu estas via famili-nomo ?

Kiu estas via familinomo ?

« *Dimanche, nous avons congé.* » peut se dire:

Kiam estas dimanĉo, ni ferias.

Kiam dimanĉas, ni ferias.

Kiam estas la dimanĉa tago, ni ferias.

Kiam estas la tago dimanĉa, ni ferias.

Dimanĉon ni ferias.

Je dimanĉo ni ferias.

Dimanĉe ni ferias.

La dimanĉan tagon ni ferias.

La tagon dimanĉan ni ferias.

Je la dimanĉa tago ni ferias.

Je la tago dimanĉa ni ferias.

etc.

Le trait de génie de Zamenhof

Le trait de génie de Lejzer Zamenhof est d'avoir recherché l'internationalité au niveau même des structures grammaticales et d'avoir lancé son projet de langue sous la forme d'un résumé succinct de ses découvertes en linguistique comparée. Le système proposé consistait en 16 principes grammaticaux de base et en une liste de 920 éléments lexicaux fondamentaux. Le tout n'occupait qu'une dizaine de pages dans la brochure de 1887. C'est le point de départ de l'espéranto.

Tout le reste est le fruit de la pratique collective de la langue: l'enrichissement du vocabulaire, les précisions grammaticales, les innovations stylistiques, etc.

Comme toute langue, l'espéranto est donc l'œuvre collective d'une communauté. Celle-ci s'est identifiée linguistiquement et culturellement à l'entreprise du docteur qui espérait. C'est un phénomène sociolinguistique durable caractérisé non seulement par un grand dynamisme, mais aussi par une constante soif d'unité.

Une méthode de travail astucieuse

Au sujet du vocabulaire fondamental, il est intéressant de connaître la technique de travail de Lejzer Zamenhof. Celui-ci a toujours comparé des paires de langues d'un même groupe linguistique.

Pour la recherche de chaque mot, ses regards se sont toujours tournés d'abord vers le latin filtré par le français. A son époque, ces deux langues étaient les plus universelles. Il était donc logique d'essayer de trouver les éléments lexicaux du projet de langue internationale dans ces idiomes. C'est pour cette raison que le vocabulaire fondamental de l'espéranto est néo-latin à raison de 80%.

Lorsque ces deux langues latines ne pouvaient livrer le vocable approprié au système, Lejzer Zamenhof se tournait vers les langues germaniques, l'allemand étant filtré par le yiddish qui est aussi une langue germanique. L'anglais était aussi pris en considération.

Lorsque les langues latines et germaniques ne proposaient aucune solution convenable, alors venait le tour des langues slaves, le russe étant filtré par le polonais.

Et si les langues slaves s'avéraient à leur tour inaptes à proposer une solution, Lejzer Zamenhof sondait l'hébreu et l'araméen ou le grec et le lituanien.

Le Docteur Esperanto s'intéressa aussi aux travaux philosophico-linguistiques de Gottfried Leibniz (1646-1716), de René Descartes (1596-1650) et d'autres pionniers de la planification linguistique et examina aussi le Volapük.

Lejzer Zamenhof analysa le fonctionnement des langues agglutinantes telles que le finnois, l'estonien, le hongrois et le turc, et des langues isolantes telles que le mongol et le chinois. On sait qu'il effectua ses observations de linguistique comparée lors de ses études de médecine à Moscou, ceci grâce aux contacts directs qu'il avait avec des étudiants venus de toutes les régions linguistiques du vaste empire russe.

La mise au point du système grammatical de l'espéranto s'est déroulée de manière inverse à celle de la recherche lexicale. C'est pour cette raison que grammaticalement et sémantiquement l'espéranto est une langue plus asiatique qu'occidentale, plus sémitique que slave, plus slave que germanique, et finalement plus germanique que latine, tandis que lexicalement elle est plus latine que germanique, plus germanique que slave, plus slave que sémitique, et plus occidentale qu'asiatique.

Dualité grammaticale et lexicale

De cette dualité grammaticale et lexicale résulte un intéressant équilibre qui explique l'essor de l'espéranto dans des régions ethniquement très différentes.

J'ai enseigné l'espéranto pendant un quart de siècle (1965-1990) à des étudiants fréquentant le Centre culturel espérantiste à La Chaux-de-Fonds. Ils venaient du monde entier. J'ai toujours été très attentif à leur approche caractéristique de la langue. Voici quelques constatations significatives:

Les étudiants de langues latines déchiffrent facilement n'importe quel texte. Aussi leur première approche de la langue est-elle très rapide, mais bientôt, ils peinent pour la parler avec l'exactitude nécessaire. C'est que lexicalement la langue est très latine, mais que son système de formation des mots et sa manière de structurer les phrases sont étrangers à la pensée latine.

Les étudiants germanophones se trouvent à tous points de vue dans le juste milieu. Lexicalement la langue est pour eux moyennement difficile, étant à 50% germanique. Grammaticalement, il en est de même. Au début, leur avance est moins rapide que celle des étudiants latins, mais elle est finalement plus aisée.

Les élèves slaves nous étonnent toujours. Si pour eux le vocabulaire de base est étranger à près de 90%, après avoir assimilé ces éléments lexicaux, ils les manipulent avec une grande dextérité. C'est que ce vocabulaire latino-germanique de surface est utilisé selon une sémantique typiquement slave. On sent que la langue est née en Russie.

Les étudiants juifs parlant hébreu se comportent comme les élèves arabes. Ils maîtrisent très vite le système verbal de l'espéranto qui est basé sur une très rigoureuse distinction des verbes transitifs et intransitifs car, à l'aide de deux suffixes spécifiques, ces verbes peuvent changer de catégorie grammaticale, ce qui est d'une économie certaine, mais déroutante pour les Occidentaux de langues latines, germaniques et slaves. C'est une preuve que, par son système verbal, l'espéranto est apparenté aux langues sémitiques.

Les plus rapides dans l'apprentissage de la langue ont toujours été les Israéliens ou les Algériens bilingues parlant hébreu ou arabe et aussi français ou anglais. Plusieurs m'ont expliqué la cause de leur succès. Concernant le vocabulaire, ils se réfèrent au français et à l'anglais, mais concernant la grammaire, ils font appel au mode de pensée hébreu ou arabe.

Plusieurs enracinements dans la langue

Cette fusion de divers systèmes linguistiques est le reflet du polyglottisme de Lejzer Zamenhof. L'espéranto est héritier de divers flux linguistiques dont la fusion contribue à donner à la langue non seulement son originalité, mais aussi sa flexibilité et son équilibre interne.

Ceux qui viennent à l'espéranto se sentent rapidement à l'aise dans leur langue d'élection, car ils trouvent toujours en elle un terrain favorable consistant en un minimum suffisant de ressemblances avec leur propre idiome.

Les Latins chérissent les parentés lexicales, les Germains sont à l'aise dans la manipulation des affixes qui précisent le sens des mots, les Slaves trouvent l'essentiel de leur sémantique et de leurs attitudes stylistiques, les Sémites jouissent des similitudes du système verbal et du groupement du lexique en famille de mots. Ceux qui parlent une langue agglutinante telle que le turc ou le japonais, ou isolante telle que le chinois ou le vietnamien, apprécient les analogies dans le mécanisme de la formation des mots.

Source d'enrichissement

Mais, en même temps, les aspects si variés et inattendus du système linguistique en question suscitent chez ses locuteurs un enthousiasme réel pour l'idiome lui-même, un attachement quasi amoureux envers l'espéranto, qui croît d'année en année avec l'approfondissement de sa pratique.

Cette connaissance suscite aussi un intérêt pour les autres langues, car elle en reflète des aspects caractéristiques.

Mes contacts avec des espérantophones du monde entier m'ont convaincu que chacun d'eux considère l'espéranto comme une source d'enrichissement personnel. L'Occidental apprend avec joie à penser comme un Asiatique et inversement. J'ai rencontré des Japonais et des Chinois qui m'ont raconté que, par le truchement de l'espéranto, ils ont mieux saisi la démarche linguistique propre aux langues européennes. Pour eux, l'espéranto remplit un rôle propédeutique en faveur de la pratique de l'allemand, de l'anglais ou du français. Mais cette aide n'est pas à sens unique. Je connais des francophones et des germanophones qui se sont passionnés pour le chinois, le japonais, le finnois et le hongrois, par leur apprentissage de l'espéranto qui leur a fait découvrir la dynamique propre aux langues isolantes et agglutinantes.

Les institutions

Tous ces faits expliquent l'enracinement de l'espéranto dans les pays les plus inattendus et sa constante conquête de nouveaux locuteurs. L'enthousiasme pour la langue est communicatif. D'autre part, il suscite un dévouement en faveur des institutions de la communauté espérantophone: groupes locaux, associations nationales ou spécialisées, et organisations mondiales telles que l'Universala Esperanto-Asocio (l'Association universelle d'espéranto dont le siège est à Rotterdam) et la Sennacieca Asocio Tutmonda (l'Association anationale mondiale dont le siège est à Paris). Il s'agit d'une identification profonde aux valeurs culturelles que ces mouvements personnifient.

Nous sommes en présence d'un phénomène sociolinguistique important qui atteint peu à peu la masse critique favorable aux contacts extérieurs à l'espérantophonie. Les relations qui s'établiront nécessairement entre les organisations intergouvernementales et celles du monde espérantophone devront respecter l'infrastructure propre à l'espérantophonie, si nous voulons que la langue elle-même et son expression culturelle originale ne soient pas perturbées.

Le peu d'empressement de la communauté espérantophone à dépendre des autorités gouvernementales reflète une crainte certaine: celle que les institutions espérantophones soient phagocytées par les organes gouvernementaux, au moment où l'espéranto deviendrait langue officielle de travail dans les organisations internationales.

On se rend compte, après coup, qu'en 1920/1925 la Société des Nations, et en 1954 l'Unesco, ont peut-être eu raison de laisser l'espéranto évoluer par ses propres forces. L'espérantophonie était encore balbutiante. Leur intervention aurait pu perturber l'évolution même de la langue. Mais ce désintérêt des organisations gouvernementales pour l'espéranto n'était nullement bienveillant ! Il ne faut pas l'oublier.

Une aide des pouvoirs publics aux institutions espérantophones, dont le développement dépasse de plus en plus les possibilités financières forcément limitées de cette communauté, est pourtant souhaitable, si nous ne désirons pas voir ces institutions s'étioler ou même périr dans des crises financières. Le moment venu, ces subventions devront avant tout épauler les efforts de la communauté espérantophone, sans la régenter. Il sera alors essentiel de ne pas perturber l'essor de l'espérantophonie et ne pas décourager les dévouements que l'espéranto a toujours suscités.

(tiré de « www.esperanto-gacond.ch » 2005)

Claude Gacond (*1931), neuchâtelois, a fait ses études pédagogiques à Neuchâtel et travailla comme instituteur dans le village de La Sagne (1954-1969). Ayant suivi une double formation de programmateur de cours et de pédagogue pour enfants déficients et caractériels, il a été nommé maître de stage de l'Ecole normale. Il consacra son travail de diplôme pédagogique à la correspondance interscolaire à l'aide de l'espéranto et à la proposition d'un plan d'enseignement expérimental de l'espéranto à l'école primaire. En 1967 ont été définis les statuts du Centre de documentation et d'étude sur la langue internationale (CDELI) à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, section interlinguistique qu'il commença à édifier dès 1954 par le sauvetage d'archives. En 1968, il a été cofondateur du Centre culturel espérantiste (Kultura Centro Esperantista = KCE). De 1969 à 1974, il interrompit sa carrière d'instituteur à La Sagne pour se

consacrer bénévolement à l'édification du CDELI et du KCE et pour rédiger un cours d'espéranto par correspondance pour les francophones. Lors de sa retraite de la fonction de directeur bénévole du KCE, le Centre Professionnel du Jura Neuchâtelois (CPJN) l'engagea comme professeur à mi-temps pour un enseignement intensif du français aux étudiants de langues étrangères de 16 à 26 ans désirant fréquenter les cours de cette école supérieure. En 1962, Claude Gacond a succédé à Edmond Privat (1889-1962) en tant que rédacteur et conférencier pour les émissions en espéranto de la Radio suisse internationale à Berne. Dans le monde espérantophone, Claude Gacond a aussi été honoré pour l'importance de son activité pédagogique et interlinguistique.

En politique, Claude Gacond est membre du parti socialiste. Durant 16 ans, il siégea au Conseil général de la Commune de La Sagne, assemblée qu'il eut l'honneur de présider en 1960. Pendant 4 ans, Claude Gacond a aussi été député au Grand Conseil, le parlement du canton de Neuchâtel, où il oeuvra pour une simplification de la procédure de naturalisation des étrangers.

Claude Piron

Communication linguistique: Etude comparative faite sur le terrain

(Language problems & language planning, 2002, vol. 26, n°1, p. 23 à 50)

Les cinq options • Critères appliqués a) Durée de l'apprentissage préalable, b) Investissements préalables des Etats, c) Investissements préalables de l'institution, d) Inégalité et discrimination, e) Coût linguistique d'une séance, f) Coût de la production des documents, g) Délai pour l'obtention d'un document dans les diverses langues, h) Déperditions et distorsions de l'information, i) Fréquence et importance du handicap linguistique lors des débats, j) Handicap linguistique à la lecture, k) Contraintes et désagréments, l) Augmentation probable des inconvénients au cours des vingt prochaines années, m) Problèmes terminologiques • Note sur les réunions en espéranto • Bilan des quatre formules • Conclusion • Bibliographie

Notre monde se rétrécit. Les échanges internationaux, tant commerciaux que culturels, se développent à un rythme impressionnant et les voyages dans des pays lointains deviennent une expérience banale pour bien des personnes qui n'y auraient jamais songé il y a quelques dizaines d'années à peine. Par ailleurs, il se produit constamment d'importants déplacements de populations: les réfugiés et les candidats à l'asile politique sont de plus en plus nombreux, de même que les immigrants cherchant désespérément un niveau de vie qu'ils n'ont aucune chance de trouver dans leur pays d'origine. Tous ces facteurs ont pour effet d'exacerber les problèmes linguistiques. Malheureusement, on ne les prend guère au sérieux, de même qu'on évite d'accorder l'attention qu'il faudrait aux résultats souvent déplorables de l'enseignement scolaire des langues. Exception faite des populations de langue germanique, un pour cent seulement des jeunes Européens, au niveau du baccalauréat, sont capables de s'exprimer à peu près correctement en anglais après avoir eu quatre heures hebdomadaires de cours pendant six ans. Le pourcentage correspondant est d'un pour mille en Asie. Mais ces faits ne semblent pas stimuler la pensée créative. Ils sont acceptés avec une regrettable résignation.

Dans les organisations internationales, bon nombre de délégations revendiquent un développement des services linguistiques, comme on peut s'en rendre compte dans les couloirs de l'ONU. Les pressions exercées pour faire accorder le statut de langue officielle au japonais, au hindi et à d'autres langues se font sentir avec une intensité croissante. En Europe, les problèmes de langue tournent de plus en plus au casse-tête. Ils représentent, comme disait Bernard Cassen dans *Le monde diplomatique*, une bombe à retardement. Bien des pays d'Europe centrale et orientale espèrent adhérer à bref délai à l'Union Européenne et les hommes politiques ont réagi favorablement à leur demande, mais on s'est bien gardé d'aborder les aspects linguistiques de cet élargissement, comme si l'expression « gouverner, c'est prévoir » avait perdu toute validité.

Pourtant, le jour n'est pas loin où les complications, inégalités et coûts causés par la communication linguistique, de même que par l'inefficacité de l'enseignement des langues, franchiront le seuil de ce que la société peut supporter. Le présent document, fondé sur l'étude des faits, vise à venir en aide à ceux qui seront appelés à définir une stratégie visant à surmonter les difficultés qui ne manqueront pas de se présenter d'ici peu.

Il n'y a aucune raison de ne pas appliquer au domaine de la communication linguistique internationale les principes de la recherche opérationnelle. L'objectif est clair : adopter le système de communication le plus équitable, offrant le meilleur rapport qualité/prix (ou efficacité/coût) et psychologiquement le plus satisfaisant pour le plus grand nombre. Pour atteindre cet objectif, plusieurs moyens sont en concurrence. On peut observer comment ils se présentent dans la pratique selon une série de critères préalablement définis, puis les soumettre à une analyse quantitative propre à mettre en relief leurs avantages et inconvénients respectifs. En effet, les situations où des personnes de langues

différentes sont acculées à communiquer sont nombreuses à notre époque. Les occasions ne manquent donc pas d'observer comment elles s'y prennent pour surmonter la barrière des langues. Et il n'y a aucune difficulté à procéder à une étude comparative des divers moyens mis en œuvre.

Les cinq options

Seuls les systèmes assurant une communication précise et nuancée, de bon niveau intellectuel, seront pris en considération dans la présente étude. Il existe en effet d'innombrables situations où des personnes de langues différentes s'expliquent tant bien que mal par des gestes, des expressions du visage, des rudiments d'anglais ou le recours à une langue locale déformée et plus ou moins mal prononcée, mais ce n'est pas ici le lieu de les envisager. Il serait impossible, dans un bref article, de tenir compte de tous les besoins linguistiques existant sur notre planète. Nous nous limiterons donc aux cas où la compréhension mutuelle doit impérativement être nette, précise, exacte et détaillée, comme par exemple au Parlement européen ou à l'Assemblée générale des Nations Unies. Les besoins linguistiques pris en compte dans cette recherche sont ceux des représentants des États, des europarlementaires, des experts, conseillers et collaborateurs d'organisations internationales, gouvernementales et non gouvernementales, ainsi que des scientifiques, spécialistes et autres professionnels qui se réunissent en congrès ou sont appelés à échanger des idées et des données à un niveau élevé de complexité.

Le chercheur qui fait le tour des situations où se déroule une communication internationale de ce niveau ne tarde pas à remarquer que seules cinq méthodes sont actuellement en usage. Ce sont, par ordre de grandeur à l'échelle mondiale:

1) le système appliqué par l'ONU, la plupart des organisations interétatiques et de très nombreuses organisations non-gouvernementales et autres associations internationales: nombre limité de langues, avec interprétation simultanée des échanges oraux et traduction des documents;

2) le système appliqué par de nombreuses multinationales: tous les participants utilisent une même langue nationale, généralement l'anglais;

3) le système de l'Union Européenne: la langue de chaque Etat Membre est acceptée, avec interprétation simultanée des interventions et traduction des documents;

4) le système des organisations utilisant une langue interethnique qui n'a jamais été la langue d'un peuple donné (swahili, espéranto); pour des raisons de commodité, seul le fonctionnement linguistique des associations espérantophones sera pris en considération ci-après.

5) le système dit « suisse » ou « scandinave »: chacun utilise sa langue maternelle et il n'y a pas besoin de traduire ou d'interpréter parce que tous les participants comprennent toutes les langues utilisées. Cette méthode, en usage aux réunions des lignes aériennes scandinaves, est assez souvent adoptée en Suisse dans les milieux intellectuels. Jusque dans les années 50, c'était le seul système utilisé au Parlement helvétique, où chacun était censé comprendre l'allemand, le français et l'italien.

Ce dernier système ne sera pas pris en considération, parce qu'il n'est applicable que dans certains environnements culturels. Il ne répond pas aux besoins en communication observables à l'échelle mondiale ou même sur un territoire restreint comme celui de l'Union Européenne. Il n'est envisageable que si le nombre de langues est limité à trois ou quatre, si la distance entre les cultures n'est pas trop grande et si le système éducatif accorde un temps considérable à l'enseignement des langues.

Critères appliqués

L'essentiel de cet article sera consacré aux critères qui permettent de déterminer comment chacun des quatre systèmes retenus se situe par rapport à ses rivaux. Les critères énumérés ci-après devraient donner une bonne idée générale de la situation.

a) Durée de l'apprentissage préalable

Le système linguistique de l'Union Européenne est le seul qui n'impose pas d'apprentissage linguistique préalable aux participants, du moins si l'on se limite aux réunions bénéficiant de l'interprétation et de la traduction. Dans les trois autres formules, un apprentissage linguistique est nécessaire pour au moins une partie des participants. Dans le système « multinationales » ce sera le cas pour tous ceux dont la langue maternelle n'est pas l'anglais et dans le système « ONU » pour la plupart des participants, puisque langue de travail et langue maternelle ne coïncident que pour une minorité. Dans le système « espéranto », chacun devra avoir appris la langue de communication. Certes, il existe des enfants qui ont l'espéranto pour langue maternelle, mais ils sont si peu nombreux qu'ils représentent une quantité négligeable en pratique.

Dans les couloirs de l'Union Européenne, on parle de plus en plus des problèmes auxquels il faudra faire face lorsque des personnes de langue slovène, tchèque, maltaise, hongroise, slovaque, polonaise, serbo-croate, estonienne, etc., participeront à la vie des institutions. L'une des options fréquemment citées est la réduction du nombre de langue de travail. Si cette formule était adoptée, l'Union Européenne perdrait son avantage pour le critère examiné : participants aux réunions et rédacteurs de documents seraient dans la même situation qu'à l'ONU, ils ne pourraient exercer leurs fonctions sans un apprentissage linguistique antérieur.

Contrairement à une idée très répandue, la maîtrise d'une langue étrangère demande un énorme investissement en temps et en énergie nerveuse. Pour quelqu'un appelé à participer à des négociations délicates ou à s'exprimer à la tribune d'un Parlement ou d'une Assemblée générale, il ne suffit pas de se faire comprendre, il faut une qualité d'expression qui permette de convaincre, d'argumenter, de répondre du tac au tac, de toucher ceux à qui l'on s'adresse tout en évitant le risque de ridicule. M. Cornelio Sammaruga, président du Comité International de la Croix-Rouge, s'est rendu momentanément ridicule lorsque, parlant des délégués du CICR disséminés de par le monde, il a prononcé: « *Nos délégués sont des zéros* » [1] (au lieu, bien sûr, de *héros*). Habitant en zone francophone et travaillant surtout en français depuis de longues années, il a une maîtrise de cette langue qui dépasse de très loin celle du diplomate moyen. Le fait qu'un homme de cette classe n'arrive pas à éviter certains faux pas linguistiques souligne l'énormité de la tâche que représente l'acquisition d'une langue étrangère au niveau souhaitable dans les relations internationales. De même, lorsque, à l'ONU, un représentant s'exprimant en français a fait un long discours en répétant constamment l'expression *la politique du Cuba*, il a beaucoup amusé les délégations de langue française. Il maîtrisait pourtant notre langue de façon remarquable; c'était sa seule faute, mais conjuguée à son accent, elle était cocasse. Or, en politique, on ne peut guère se permettre d'être risible. Dans des situations comme celles-là, on ne se rappelle pas ce que la personne a dit, mais sa façon de le dire. Le fait qu'au bout de 2000 heures d'étude d'une langue, suivies de quatre fois autant d'heures de pratique, il ne soit pas exclu de tomber dans des pièges de ce genre en dit long sur ce que représente l'obligation de s'exprimer en public dans une langue étrangère. Notre langue maternelle est inscrite dans notre système nerveux comme les habitudes motrices de la main droite d'un droitier. S'exprimer dans une langue étrangère est l'équivalent d'être contraint, lorsqu'on est droitier, de tout faire avec la main gauche.

On ne maîtrise pas une langue nationale étrangère au niveau requis dans les milieux internationaux à moins de 10.000 heures d'étude et de pratique [2]. L'espéranto représente un cas à part pour ce qui est de la rapidité d'acquisition: un niveau de maîtrise y est atteint, en moyenne, en 150 à 220 heures (voir les explications données ci-dessous à propos du critère i).

b) Investissements préalables des Etats

Le premier critère, que nous venons de voir, concerne les personnes qui sont appelées à s'exprimer ou à soumettre des documents dans les institutions internationales. Mais l'apprentissage linguistique préalable qui est exigé d'elles serait impossible sans un investissement de l'Etat. L'enseignement des langues exige, dans le monde entier, un investissement énorme aussi bien en temps qu'en argent. Si l'organisation de cet enseignement est indispensable pour assurer une représentation efficace d'un Etat ou d'un parti à l'échelon international, elle constitue un facteur à prendre en considération. Le système « Union européenne » et, dans l'état actuel des choses, le système « espéranto » représentent à cet égard une économie considérable pour les Etats. Mais si, demain, on oblige les europarlementaires finlandais ou grecs à s'exprimer en anglais ou en français, leurs pays devront investir dans l'enseignement des langues des montants nettement plus importants qu'aujourd'hui. Ils devront en effet garantir un niveau linguistique élevé dans

une partie suffisamment vaste de la population pour éviter toute infériorité grave de leurs représentants, ou des élus de leurs divers partis, par rapport à leurs homologues des pays « linguistiquement puissants ».

c) Investissements préalables de l'institution

Deux des systèmes linguistiques étudiés contraignent à des investissements spécifiques dont les deux autres systèmes sont dispensés. Les multinationales qui n'utilisent qu'une seule langue font l'économie d'une multitude de frais engendrés par les prestations linguistiques (tout au moins en ce qui concerne leur fonctionnement interne; les relations avec le public et la publicité sortent du cadre de la présente étude). Il en est de même des associations espérantophones.

Le recours à la traduction et à l'interprétation entraîne automatiquement une augmentation considérable de personnel, proportionnelle au nombre de langues utilisées. Cet accroissement nécessite un certain nombre d'investissements. On peut résumer comme suit les secteurs où des mises de fonds sont nécessaires dès avant l'entrée en vigueur de ce régime linguistique (ou, en cas d'augmentation du nombre de langues, du nouveau régime linguistique):

- recrutement et formation du personnel linguistique;
- adaptation des salles à l'usage simultané de plusieurs langues (si le système actuel de l'Union Européenne est maintenu lors de l'adhésion de nouveaux pays, il faudra ajouter à chaque salle une demi-douzaine au moins de cabines d'interprétation supplémentaires; le nombre de connexions à prévoir entre ces cabines d'une part, les micros et écouteurs des participants d'autre part, devront couvrir toutes les combinaisons de langues possibles);
- organisation d'un service de dactylographie pour chaque langue, avec tout ce que cela implique: recrutement du personnel, achat d'ordinateurs et de logiciels de traitement de texte adaptés à chaque langue, photocopieuses, imprimantes, fournitures diverses;
- services de soutien aux traducteurs: bibliothèques (avec un stock de dictionnaires techniques et de livres fondamentaux dans chaque langue), services de références, services de terminologie, établissement de dossiers informatiques, accès à de nombreuses banques de données, etc.;
- dotation en bureaux pour les services de dactylographie et de traduction, avec tous les frais y afférents (mobilier, chauffage, téléphone, électricité, ascenseurs, service d'acheminement des documents soit par messagers soit par système pneumatique, etc.), locaux pour le classement des documents dans toutes les langues utilisées, cantine ou cafétéria;
- part des dépenses administratives imputable à l'existence des services linguistiques: gardes et huissiers supplémentaires, agents supplémentaires au service du personnel, à la comptabilité, aux services social et médico-infirmier, au service des conférences, et, s'il y a lieu (comme dans les institutions du réseau des Nations Unies), au service des voyages.

d) Inégalité et discrimination

Certains systèmes linguistiques sont discriminatoires, d'autres pas. Si la seule langue utilisée est l'anglais, comme dans le système « multinationales », les personnes dont c'est la langue maternelle bénéficient d'un avantage linguistique par rapport à leurs collègues, qui sont défavorisés du simple fait de leur naissance.

Le système le plus discriminatoire est celui de l'ONU et des institutions ou associations qui appliquent un régime linguistique analogue. A l'ONU, un délégué belge de langue française peut utiliser sa langue. Son collègue flamand n'a pas ce droit. Un Syrien, un Argentin, un Chinois peuvent s'exprimer avec toute l'éloquence et toute la force de conviction que permet la langue maternelle, mais ce droit est refusé à l'Afghan, au Brésilien, au Japonais. Pour les

pays dont la langue n'a aucun statut, l'admission d'une nouvelle langue accroît l'inégalité, puisqu'elle augmente le nombre de leurs adversaires potentiels mieux armés qu'eux pour faire prévaloir leurs vues. Or, cette perte relative d'influence est financée par les Etats victimes de l'injustice. L'adjonction d'une nouvelle langue de travail s'accompagne en effet d'une augmentation générale du budget au financement de laquelle ils participent dans la même proportion qu'auparavant. L'idée de pondérer les contributions au financement de l'institution en fonction de l'augmentation ou de la diminution de puissance due au régime linguistique n'a apparemment jamais été émise.

Dans l'Union Européenne, le système actuel peut être considéré comme assurant l'égalité entre les peuples. Quelques réserves doivent toutefois être formulées.

D'une part, au niveau du secrétariat, on n'utilise guère de langues comme le néerlandais, le grec, le portugais ou le finnois. Certaines langues sont donc « plus égales que d'autres », soit lorsqu'il s'agit d'obtenir un poste de fonctionnaire européen, soit lorsqu'un citoyen ou un parlementaire doit se mettre en rapport avec l'administration.

D'autre part, comme il n'y a guère d'interprètes capables d'assurer l'interprétation pour certaines combinaisons de langues telles que portugais-grec, danois-portugais, néerlandais-finnois, etc., on recourt pour ces langues au système du relais ou de la langue-pivot: l'interprète portugais se branche sur la cabine anglaise et redonne dans sa langue, non le discours original, qu'il ne comprend pas, mais son interprétation en anglais. Or, d'après une étude effectuée par l'ONU sur ses propres services linguistiques, « aux réunions scientifiques, la perte d'information due au „relais” est d'au moins 50% » [3].

Les représentants des divers pays ne sont donc pas sur un pied d'égalité, puisqu'un Portugais, un Finlandais, un Danois, un Grec, demain peut-être un Hongrois ou un Slovène, ont moins de chances d'être correctement et complètement compris que les participants aux débats utilisant une langue plus courante. Toute interprétation comporte une perte et une déformation d'une partie de l'information; s'il y a double interprétation, ces défauts sont multipliés par deux.

Troisième réserve: le service des marques déposées, dont le siège est à Madrid, n'utilise pas toutes les langues des Etats membres de l'Union.

Le problème de l'inégalité, actuellement d'importance mineure à l'Union Européenne, y prendra l'ampleur qu'on observe à l'ONU s'il est un jour décidé de limiter le nombre de langues.

La formule « espéranto » évite toute discrimination: chacun utilise une langue qu'il a dû apprendre en un temps limité et sensiblement égal quelle que soit la langue maternelle. Comme personne n'utilise la langue de son pays ou de sa région linguistique, personne ne bénéficie d'une supériorité d'expression du simple fait de son appartenance à un peuple donné. Cet avantage avait déjà été souligné à la SDN:

« Au Secrétariat de la Société des Nations, nous avons eu sous les yeux l'exemple de la Conférence internationale des autorités scolaires, dont les débats se sont déroulés en espéranto. (...) Ce qui impressionne surtout, c'est le caractère d'égalité que donne à une réunion semblable l'emploi d'une langue commune qui met tout le monde sur le même pied et qui permet au délégué de Pékin ou de La Haye de s'exprimer avec autant de force que ses collègues de Paris ou de Londres » [4].

L'observation des réunions et congrès internationaux montre qu'il existe une corrélation entre le droit d'utiliser sa langue maternelle et la fréquence de la prise de parole. Celui qui n'a pas le droit d'utiliser sa propre langue intervient moins souvent dans un débat. Il n'y a que deux moyens de mettre les personnes de différents pays sur un pied d'égalité:

- a) que tout le monde puisse utiliser sa langue maternelle,
- b) que personne ne puisse utiliser sa langue maternelle.

Il existe donc, en théorie, à côté de la formule « Union Européenne » et de la formule « espéranto » une troisième option évitant la discrimination: l'adoption de quelques langues seulement, mais assortie de l'interdiction pour tout orateur ou rédacteur de s'exprimer dans sa langue maternelle. Dans ce système, si l'Union limitait les langues de travail à l'anglais, au français et à l'allemand, les personnes de langue anglaise, française et allemande seraient tenues de s'exprimer dans une autre langue que la leur, pour ne pas bénéficier d'un privilège par rapport à leurs collègues «

moins égaux ». Cette formule, qui rétablirait l'égalité, a peu de chances d'être retenue, les positions de force étant ce qu'elles sont.

e) Coût linguistique d'une séance

Le principal coût imputable à la communication linguistique pendant une séance est celui de l'interprétation. Il s'agit essentiellement de la rémunération des interprètes et du technicien. Il va sans dire que plus le nombre de langues utilisées est considérable, plus ces coûts sont importants. Le système « Union Européenne » est de très loin celui où le coût linguistique d'une séance est le plus élevé. A vrai dire, l'écart entre l'Union Européenne et les autres entités internationales est énorme à cet égard. Les systèmes « multinationales » et « espéranto » n'entraînent aucune dépense à ce titre.

f) Coût de la production des documents

Plus les langues de travail sont nombreuses, plus la production des documents devient onéreuse. Ces coûts comprennent essentiellement les traitements des traducteurs, réviseurs, terminologues, bibliothécaires, référenciers (là où il y en a, comme à l'ONU) et dactylos d'une part, les fournitures et autres dépenses renouvelables d'autre part (papier, amortissement des ordinateurs, électricité, téléphone et fax, entretien des locaux, acheminement des documents, etc.).

Un fait généralement méconnu en dehors des services de traduction est que le traducteur doit fréquemment faire un travail de détective. Très souvent, un mot condense plusieurs éléments d'information, mais les divers axes qui se rejoignent ainsi diffèrent d'une langue à l'autre. Les mots *his secretary*, en anglais, ne donnent aucun renseignement sur le sexe de la personne dont il s'agit, mais révèlent qu'il ou elle travaille pour un homme. En français, c'est l'inverse: *son secrétaire* ou *sa secrétaire* nous indique quel est le sexe de l'employé(e), mais ne nous dit rien sur celui du patron. Or, il est impossible de traduire correctement de telles expressions sans avoir cette précision. Les prénoms peuvent aider, mais pas toujours, surtout s'il s'agit d'une culture lointaine. Tan Buting, secrétaire, est-il un homme ou une femme ? On ne peut traduire ces mots sans faire une recherche. Dans de nombreux pays, se tromper dans l'attribution du sexe est ressenti comme une offense grave. Et puis le prénom n'est pas toujours disponible. De même, il est impossible de traduire dans la plupart des langues l'expression *to develop an industry* sans se documenter sur la situation économique de la région considérée, l'expression anglaise pouvant avoir deux sens: « créer une industrie » ou « développer une industrie existante ». Le traducteur doit faire des recherches pour savoir ce qu'il en est, ce qui explique l'importance de l'ordinateur, du téléphone, du fax et d'une bonne bibliothèque pour son travail.

Soit dit en passant, la nécessité, pour le traducteur, de trouver la réponse à des questions non-linguistiques est l'une des raisons pour lesquelles la traduction informatique est largement illusoire. Quatre-vingt-dix pour cent du temps d'un traducteur sont absorbés par des recherches sans rapport avec les langues. Ce qu'un ordinateur peut faire, en traduction, peut être fait par un traducteur humain en très peu de temps, cela représente à peu près dix pour cent de sa journée de travail. Mais les recherches qu'exige une traduction correcte demandent une ingénuité et une débrouillardise qui dépassent les possibilités du meilleur réseau d'intelligence artificielle.

Les documents à traduire sont d'ordres très divers. Il y a la correspondance. Dans les systèmes multilingues, bon nombre de lettres arrivent dans une langue que ne comprend pas le destinataire ou le fonctionnaire chargé de la réponse. Les autres documents à traduire sont:

a) les documents fondamentaux, comme, dans l'Union Européenne, le Traité de Maastricht; cette catégorie inclut tous les textes juridiques et réglementaires régissant la vie des institutions;

b) les procès verbaux et comptes rendus de séances, ainsi que les projets de résolution proposés et les résolutions adoptées par les organes décisionnaires;

c) les rapports périodiques (par exemple, dans le système des Nations Unies et dans les institutions européennes, les rapports sur la situation économique, sociale, culturelle, éducative et sanitaire);

- d) les études et rapports de recherche qu'un organe de niveau élevé a chargé le secrétariat de préparer;
- e) les rapports sur l'état d'avancement des projets entrepris;
- f) les contrats;
- g) les documents de travail élaborés pour des comités ou groupes de travail restreints.

Le coût des documents est fonction du rendement des traducteurs. Malheureusement, il est pratiquement impossible de se faire une idée exacte du rendement moyen, les statistiques étant généralement aménagées pour dissimuler la faible production des services. Par exemple, un document de 50 pages renvoyé à une section de traduction pour insertion de dix corrections d'un mot sera inscrit dans la fiche d'entrée avec son nombre total de pages: le travail sera effectué en quelques minutes, mais le service inscrira 50 pages dans ses statistiques. Ces petits aménagements sont sans doute inévitables, car à aucun niveau une institution n'a intérêt à ce que le monde extérieur sache ce que coûte réellement le multilinguisme. La secrétaire qui gonfle ainsi les chiffres est assurée de l'impunité.

Un traducteur consciencieux ne peut guère traduire correctement, par jour, plus de cinq ou six pages A4 à double interligne. A l'ONU, le service de traduction le plus rapide, l'anglais, a un rendement moyen, par traducteur, de 2331 mots par jour (6,6 pages de 32 lignes, ou 4 pages de 52 lignes), la section chinoise, la moins rapide, a un rendement moyen de 843 mots (il s'agit toujours des mots du texte original), la médiane correspondant à la section française: 1517 mots (2,65 pages à simple interligne ou 4,3 pages standard) [5].

Le chiffre de 7000 mots par traducteur et par jour, cité dans la presse pour le Conseil des Ministres de l'Union Européenne [6], est invraisemblable pour quiconque connaît de l'intérieur les services de traduction. Ce chiffre n'est possible que moyennant une qualité si lamentable que, s'il était juste, le texte serait en fait inutilisable et l'argent dépensé en pure perte. Il est vrai que cela peut se produire: la première version du Traité de Maastricht, un document d'une longueur appréciable (253 pages) et d'une grande importance, puisqu'il définissait l'organisation de l'Union Européenne et que tous les citoyens des pays membres étaient appelés à dire par un vote s'ils l'approuvaient ou le rejetaient, a dû être retiré en catastrophe des librairies et bibliothèques parce que le contenu différait d'une langue à l'autre. Il a fallu reprendre le travail à zéro et faire réimprimer le texte [7]. Le coût de ce double travail n'a jamais été révélé au public.

La traduction coûte cher. Dans le réseau d'institutions des Nations Unies, la traduction en sept langues de travail revenait déjà en 1978 (sans les « coûts généraux »: espace-bureaux, électricité, papier, etc.) à 1698 dollars des Etats-Unis les 1000 mots [8], soit plus d'un dollar et demi le mot. Ce chiffre, certainement inférieur au coût actuel, paraît bien plus réaliste que celui de 0,36 dollar le mot donné dans la presse pour l'Union Européenne [9]. Selon la source d'où est tiré ce dernier chiffre, l'Union Européenne traduirait 3.150.000 mots par jour: la traduction y reviendrait donc à 1.134.000 dollars par jour.

g) Délai pour l'obtention d'un document dans les diverses langues

Dans une institution plurilingue les documents doivent être traduits, et cela prend du temps. Ce facteur entre lui aussi en ligne de compte dans l'analyse des diverses formules.

A l'ONU et dans les institutions qui lui sont rattachées, la production en six langues d'un original de 25 pages A4 à simple interligne (14.000 mots) demande 63,9 journées de travail pour la traduction et 22,9 pour la révision [10]. Si l'on ajoute le temps nécessaire à la dactylographie pour l'établissement du document définitif, on atteint un délai de 98,8 journées de travail. Certes, cela ne signifie pas que le document ne sera disponible qu'après une centaine de jours; les traducteurs des diverses langues travaillent parallèlement, et les textes urgents sont répartis entre plusieurs traducteurs, comme on le ferait d'ailleurs pour un texte nettement plus long que celui qui est pris ici pour exemple. La dactylographie s'effectue elle aussi parallèlement dans les différentes versions. Il est toutefois utile de prendre conscience de l'importance de l'effort humain investi pour un résultat de qualité médiocre: une centaine de journées de travail pour communiquer, souvent de façon imparfaite, le contenu de 25 pages seulement, ce n'est pas rien. Il n'est pas étonnant que les services de traduction répugnent à fournir des statistiques exactes.

A en juger par notre source, si le texte n'est pas urgent, il faudra 24 jours pour qu'il soit disponible dans toutes les langues. S'il est urgent on le divisera en plusieurs tranches et il sera prêt en six jours environ.

Comme ces durées résultent de la nature même du travail de traduction, on peut supposer que les chiffres sont analogues à l'Union Européenne.

Dans les formules « multinationales » et « espéranto », le document est disponible dès la fin de sa rédaction, puisqu'il n'est pas nécessaire de produire d'autres versions que l'original.

h) Déperditions et distorsions de l'information

Il n'y a communication que si l'auditeur d'un discours ou le lecteur d'un document reçoit une version exacte de ce qu'a dit l'orateur ou l'auteur. Le fait de passer d'une langue à une autre introduit généralement un décalage entre ce que l'original exprime et ce qui est effectivement transmis. Dans les systèmes unilingues (« multinationales » et « espéranto »), les déperditions et distorsions sont inexistantes, puisque lecteurs et auditeurs n'ont affaire qu'à des originaux. S'il y a doute ou malentendu, cela ne tient pas au régime linguistique, mais à un niveau de connaissance linguistique insuffisant chez l'intéressé.

Par contre, dès qu'il y a passage d'une langue à l'autre (traduction ou interprétation), comme dans les systèmes « ONU » et « Union Européenne », les risques d'erreur se multiplient. On a vu ci-dessus que dans la méthode d'interprétation par relais ou par langue-pivot la perte d'information pouvait aller jusqu'à 50%. Même si l'interprétation s'effectue directement de la langue-source à la langue-cible, une perte de 10% et une déformation portant sur 2 à 3% sont considérées comme normales. Les conditions de l'interprétation simultanée sont telles qu'il est humainement impossible de rendre parfaitement le discours prononcé. L'interprète doit non seulement avoir une bonne élocution, une parfaite maîtrise des diverses langues dans lesquelles il travaille, un esprit rapide et une bonne ouïe, mais en outre s'y connaître suffisamment dans le domaine dont il s'agit pour pouvoir réellement suivre le débat. Pareille combinaison de compétences linguistiques et techniques approfondies est nécessairement rare. D'où la grande proportion d'interprètes médiocres:

« L'augmentation du nombre de conférences multilingues et leur complexité croissante, telles qu'on a pu les observer ces dernières années (...), a eu pour effet d'accroître la demande de personnel linguistique et en a donc aggravé l'insuffisance par rapport aux besoins. Avec plus ou moins de force selon l'institution, les organisations qui ont répondu à la présente enquête sont unanimes à déclarer qu'il est de plus en plus difficile de recruter des interprètes et des traducteurs compétents. Une grande institution relève qu' „il a toujours été difficile de trouver assez de personnel linguistique *qualifié*; mais ces dernières années, avec l'accroissement du nombre de réunions dans toutes les organisations et le manque de coordination entre elles, le problème a souvent été de trouver *assez* d'interprètes ou de traducteurs de conférence, indépendamment de leur compétence” [11]. »

« Plusieurs organisations soulignent les difficultés linguistiques tenant au caractère spécialisé de bon nombre de sujets traités lors des réunions (...). Dans une institution technique, les exposés deviennent de plus en plus spécialisés et ardu du fait du progrès constant de la science et de ses applications. Même dans un contexte non-technique, des problèmes de terminologie ne cessent de se poser, et seul un personnel hautement qualifié est apte à les résoudre. Ces facteurs rajoutent à la difficulté qu'il y a à recruter un personnel linguistique compétent [12]. »

Quant à la traduction écrite, elle laisse elle aussi passer un certain nombre d'erreurs, ne serait-ce que parce que les traducteurs travaillent sous pression. Ce qui vient d'être dit du Traité de Maastricht montre que les textes les plus importants ne sont pas à l'abri des déformations. La Charte des Nations Unies offre un autre exemple. Si, en anglais, l'article 33 s'applique à « *any dispute, the continuation of which is likely to endanger the maintenance of international peace and security* », en français il s'agit de « *tout différend dont la prolongation est susceptible de menacer le maintien de la paix et de la sécurité internationales* ». Comme l'espagnol (qui laisse tomber le mot *tout*, *any*: « *una controversia cuya continuación sea susceptible de poner en peligro* »...), le français envisage une simple possibilité, alors que l'anglais parle de probabilité, ce qui est bien différent. (Le Webster définit *likely* par « *of such a nature or so circumstanced as to make something probable* »). La nuance est d'importance si l'on considère que c'est cette expression qui détermine si le Conseil de Sécurité doit ou non être saisi d'un différend. Les autres textes authentiques ne clarifient pas la tâche du Conseil: le russe utilise l'expression *moglo by*, qui signifie « pourrait ».

Quant au texte chinois, il emploie le mot *zuyi*, qui veut dire « suffisant pour ». Les différentes versions de ce texte, toutes également authentiques, s'étalent comme une gamme qui va du suffisant au probable en passant par le possible.

Si même des textes juridiques d'une telle portée comportent des erreurs ou des ambiguïtés, que dire des textes moins importants! Ces imperfections sont-elles admissibles, eu égard au coût impressionnant de la traduction? Un document de l'Union Européenne parle des « avions sans pilote qui prennent pour cible les centrales nucléaires » alors qu'il s'agit en fait, d'après l'original, d'avions qui survolent les centrales nucléaires en pilotage automatique [13].

Pareille erreur, potentiellement dangereuse, pourrait s'expliquer par le système du relais. En effet, ce système, mentionné ci-dessus à propos de l'interprétation des discours seulement, est également appliqué à la traduction des textes. A l'Union Européenne une traduction du grec en finnois ou du danois en portugais est, en fait, la traduction de la version anglaise ou française. Cette façon de procéder deviendra de plus en plus courante lorsque des langues comme le hongrois, l'estonien et le tchèque seront utilisées, ce qui entraînera une augmentation du nombre d'erreurs de traduction. Le rapport efficacité/coût évolue donc de façon défavorable au fur et à mesure que le nombre de langues augmente: plus il y a de langues, plus les coûts augmentent et plus l'efficacité diminue.

i) Fréquence et importance du handicap linguistique lors des débats

L'expression « handicap linguistique » désigne ici l'ensemble des éléments tenant à la langue utilisée qui entravent la fluidité de l'expression, orale ou écrite. Autrement dit, plus le handicap linguistique est intense, moins il y a aisance. Celui qui s'exprime dans sa langue maternelle ne connaît pas de handicap linguistique. Par contre, lorsque l'intéressé ne maîtrise pas parfaitement la langue utilisée, il cherche ses mots, substitue au mot correspondant au concept un terme moins adéquat, mais dont il est grammaticalement sûr, s'exprime en termes plus durs qu'il ne le ferait dans sa propre langue, renonce à un certain nombre de nuances parfois très importantes, et son discours a beaucoup moins de force que s'il s'exprimait dans sa langue maternelle. Souvent, en outre, il a un accent qui peut entraîner des confusions chez les auditeurs ou le rendre ridicule (dire « *My Government sinks* », „mon Gouvernement coule à pic”, quand on croit dire « *My Government thinks* », „mon Gouvernement est d'avis que... ”, est le fait d'un handicap linguistique qui est par définition épargné à celui qui utilise sa langue maternelle).

Le Parlement européen a reconnu l'énorme difficulté qu'il y a à utiliser la langue d'un autre peuple:

« Quiconque s'est donné la peine d'apprendre une langue étrangère sait que le vrai multilinguisme est une chose rare. En règle générale, la langue maternelle est la seule dont on maîtrise toutes les nuances. Nul doute que l'on est *politiquement* plus fort lorsqu'on parle sa propre langue. S'exprimer dans sa propre langue confère un avantage sur celui qui doit, de gré ou de force, utiliser une autre langue [14]. »

Dans ces conditions, on comprend facilement que lorsque le ministre français délégué aux affaires européennes, M. Alain Lamassoure, a annoncé le 14 décembre 1994 que la France profiterait de sa présidence de l'Union pour proposer « la mise en place d'un régime de cinq langues de travail », la réaction a été immédiate. Le gouvernement grec a vigoureusement protesté; quant à la presse d'Athènes, elle est allée jusqu'à évoquer « une Europe à deux vitesses même pour les langues » [15]. Si l'on prend au sérieux les impératifs de justice et de démocratie, le handicap linguistique est certainement le facteur le plus important à prendre en considération dans toute étude comparant dans la pratique les diverses options possibles.

Ce handicap est particulièrement grave dans le système « ONU », où la majorité des délégués doivent s'exprimer dans une langue étrangère. Le handicap linguistique n'existe pas, à l'heure actuelle, à l'Union Européenne, mais si, comme beaucoup le proposent, on réduit le nombre de langues de travail, il frappera un certain pourcentage de participants aux débats.

Le handicap linguistique relève du domaine de la neuropsychologie. Il est provoqué par tout ce qui entrave le jeu normal de l'influx nerveux cherchant à exprimer une idée. Chaque langue représente un réseau de programmes complexes, au sens informatique du terme, souvent contrariés par des sous-programmes inhibiteurs. Si l'on demande à des personnes qui ont fait plusieurs années d'anglais comment on dit « des moutons », neuf sur dix répondent: *sheeps*, au lieu de la forme correcte *sheep*. L'erreur vient de ce que le mot *sheep*, « mouton », doit normalement appeler le sous-programme « ne pas appliquer le programme général: « pluriel → + s ». Mais la grande majorité des personnes qui

apprennent l'anglais (ou toute autre langue) n'arrivent pas à insérer dans leurs structures cérébrales le nombre effarant de sous-programmes qu'il faudrait mettre en place pour s'exprimer correctement dans une langue qui n'est pas celle de l'environnement immédiat.

Cette complexité est la raison pour laquelle un minimum de 10.000 heures d'étude et de pratique est nécessaire pour posséder une langue nationale. Le lecteur qui doute de la justesse de ce chiffre est invité à observer le langage d'un enfant de six ou sept ans s'exprimant dans sa propre langue. Alors qu'il a derrière lui plus de 10.000 heures d'immersion totale dans sa langue maternelle, il fait encore quantité de fautes. Ses énoncés comprennent une abondance de formes telles que: *vous disez, s'il voudrait, plus bon, une chevale* (jument), *la jouetterie* (magasin de jouets). Chez un petit Américain du même âge, on relève des formes telles que *I comed* (pour *I came*), *foots* (pour *feet*), *it's mines* (pour *it's mine*), *when he'll go* (pour *when he goes*). Près de dix mille heures ne suffisent pas pour apprendre le bon usage. Or, ce serait une erreur que d'imputer ces fautes au jeune âge des sujets. Aucune ne dénote une immaturité de l'intelligence, bien au contraire: l'enfant est plus logique que la langue officielle. Les fautes représentent uniquement la non-insertion ou l'instabilité dans ses structures nerveuses des sous-programmes devant inhiber les programmes généraux.

Quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pour cent du temps consacré à l'étude d'une langue consistent à insérer dans les structures nerveuses des sous-programmes inhibiteurs. Or, ceux-ci doivent être mis en place en tant que réflexes: s'ils ne fonctionnent pas inconsciemment, sans effort, la langue n'est pas maîtrisée. La tendance spontanée du cerveau humain consiste à transformer en programme général tout signe associé à une signification. C'est pourquoi le mouvement naturel du cerveau porte le locuteur à dire *irrésolvable* (mot utilisé par 90% des étrangers s'exprimant en français). Mais, si l'on veut parler français correctement, il faut bloquer le flux nerveux par un sens interdit et installer une déviation menant à la forme correcte: *insoluble*. De même, l'enfant qui dit *plus bon* a repéré le signe que l'on trouve dans *plus grand, plus petit, plus fort, plus chaud* et il le généralise. Il n'a pas encore installé le sens interdit qui doit bloquer *plus bon* avec déviation vers *meilleur*.

Une langue exempte de sous-programmes inhibiteurs et ne contenant que des programmes généraux (par exemple, un seul programme, toujours valable, pour le pluriel, un seul programme pour le présent de tous les verbes, un seul programme pour dériver un adjectif d'un substantif, etc.) respecte sans réserve la tendance à généraliser les éléments assimilés. Aussi s'acquiert-elle rapidement et s'utilise-t-elle avec aisance. C'est le cas de l'espéranto. L'élève d'anglais ne peut pas généraliser le programme « métier: → + er »; il a eu beau repérer la formation observable dans: *farm* → *farmer*, *report* → *reporter*, il ne peut pas former *fish* → *fisher* (on dit *fisherman*), ni *tooth* → *toother* (on dit *dentist*). Pour ce qui est de l'écrit, il ne peut même pas former *translate* → *translater*; on écrit *translator*. En espéranto, en revanche, on n'a jamais à réprimer la création spontanée d'un programme général à partir d'un signe préalablement repéré. En fait, les mots *farmo* → *farmisto*, *raporto* → *raportisto*, *fiŝo* → *fiŝisto*, *dento* → *dentisto*, *traduki* → *tradukisto* ne représentent qu'une petite partie d'une série infinie. Quel que soit le domaine dont il s'agit, la personne qui s'exprime dans cette langue sait qu'elle peut former le nom de métier à l'aide du monème *-isto*. Cette certitude donne un sentiment de sécurité dans l'expression qui distingue radicalement l'espéranto de toute autre langue étrangère.

Par ailleurs, l'espéranto se caractérise par la liberté de construction. Pour exprimer l'idée « il m'aide », l'espérantophone peut adopter la structure française: *li min helpas*, la structure anglaise: *li helpas min* ou la structure allemande: *li helpas al mi*. Un siècle de pratique a démontré que cette liberté accroît le confort linguistique sans entraver la compréhension mutuelle. Une liberté analogue se retrouve dans les diverses manières d'exprimer une idée. Pour dire „il est allé à l'hôtel en bus”, par exemple, le locuteur dispose de toute une gamme de formulations dont beaucoup n'ont pas d'équivalent dans les autres langues, mais qui sont immédiatement compréhensibles dès que l'on a appris la signification des terminaisons et des prépositions: *li iris al la hotelo per buso*, *li iris hotelen buse*, *al la hotelo li busis*, *li buse alhotelis*, etc.

La liberté de construction et le droit de généraliser toute structure à l'infini, qu'elle soit grammaticale ou lexicale, confèrent l'aisance dans l'expression: celui qui s'exprime peut tranquillement s'en remettre au fonctionnement naturel du cerveau sans qu'une part considérable d'énergie nerveuse se perde dans l'incertitude, dans la recherche du mot juste ou de la règle grammaticale qui se dérobe. De ce fait, comme le dit le Prof. Pierre Janton:

« Bien qu'il ne soit pas une langue maternelle, il n'est pas non plus une langue étrangère. Chez l'espérantophone mûr, il n'est jamais ressenti comme un idiome étranger [16]. »

Ces précisions expliquent un fait perceptible dès qu'on assiste à une séance internationale en espéranto: dans cette langue, le handicap linguistique est pratiquement inexistant. Aux facteurs d'ordre linguistique et neurologique il faut ajouter des éléments purement psychologiques, notamment le fait que chaque usager de l'espéranto sait qu'aucun de ses interlocuteurs n'utilise sa langue maternelle, et qu'il n'existe pas de peuple qui puisse arbitrairement dicter ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas dans la manière de s'exprimer. Par conséquent, le locuteur ne se sent jamais inférieur parce qu'il n'appartient pas au peuple qui a défini les normes. Le vécu subjectif est donc très différent de ce qu'il est dans les systèmes « ONU » et « multinationales », où celui qui utilise une langue autre que la sienne se sent toujours inférieur à quelque degré (à moins que sa prétention ne l'empêche de prendre conscience de son niveau réel, peut-être pas très élevé, ce qui n'est pas si rare dans les milieux internationaux).

Dans une séance en espéranto, les locuteurs s'expriment avec aisance, et on ne note aucune corrélation entre la langue et la fréquence de la prise de parole. C'est pourquoi, bien que chacun utilise une langue apprise après la première enfance, l'observateur a le sentiment de se trouver dans un milieu où chacun parle sa langue maternelle. C'est peut-être le trait qui distingue le plus le système « espéranto » des trois autres systèmes couramment appliqués à la communication entre personnes de langues différentes.

j) Handicap linguistique à la lecture

La lecture de documents représente une part non négligeable de l'activité internationale. Mais il y a une grande différence entre comprendre à l'audition et comprendre à la lecture. Les notes données ci-dessous pour ce critère dans la comparaison quantitative des diverses options représentent une moyenne: c'était la seule solution tenant compte des grandes différences entre les personnes quant à la profondeur de la connaissance de la langue dans laquelle ils reçoivent les documents.

Dans le système « ONU », bon nombre de délégués ont accès à des documents dans une langue qu'ils lisent sans grand problème, même s'ils la parlent mal. Si la note attribuée au système « anglais seulement » (« multinationales ») est plus élevée, c'est parce que divers sondages ont montré que l'ambiguïté de l'anglais était souvent à l'origine de malentendus. Par exemple *Soviet expert* ou *English teacher* sont souvent compris par des non-anglophones comme signifiant respectivement „expert soviétique” et „professeur anglais”, alors que ces expressions peuvent aussi vouloir dire „soviétologue non soviétique” et „personne de nationalité autre que britannique enseignant l'anglais”. De même, *Japanese encephalitis vaccine* sera souvent compris comme „vaccin japonais contre l'encéphalite” et non comme „vaccin contre l'encéphalite japonaise”, qui est le véritable sens. En espéranto, l'autre système unilingue actuellement en usage, l'expression ne demande pas plus de syllabes, mais elle évite l'ambiguïté: dans *japana encefalita-vakcino* et *japan-encefalita vakcino* le rapport entre les concepts est immédiatement apparent pour qui a appris le sens des terminaisons.

La rapidité avec laquelle l'anglais évolue et la tendance des auteurs à utiliser des expressions argotiques même dans des textes politiques ou techniques créent pour les non-anglophones des problèmes que les autres langues ne présentent pas dans la même mesure. Lors d'une enquête récente, 80% des personnes interrogées, bien qu'utilisant régulièrement l'anglais dans leur vie professionnelle, n'ont pas compris la phrase *Business class is a tough act to follow* dans un article de l'*International Herald Tribune* sur la désaffection envers la première classe parmi les personnes qui voyagent en avion.

k) Contraintes et désagréments

Par « contraintes » on entend ici les facteurs inhérents au système linguistique adopté qui ont pour effet de limiter la liberté. Les systèmes « ONU » et « Union Européenne », par exemple, obligent à utiliser des salles équipées pour l'interprétation simultanée, alors qu'avec les systèmes « multinationales » et « espéranto », une discussion peut avoir lieu dans un restaurant ou un pavillon de chasse aussi bien que dans une salle de conférence; elle peut également avoir lieu n'importe quand, même s'il y a panne d'électricité. Une session appliquant l'un de ces deux derniers systèmes peut se tenir sans grands frais n'importe où. Par contre, lorsqu'un organe de l'ONU ou une institution

analogue accepte l'invitation d'un Etat à tenir une session hors du siège, l'accroissement des dépenses devient considérable: il faut assurer le transport du personnel et du matériel nécessaires pour produire les documents dans les diverses langues et prévoir les frais afférents au logement et au déplacement des interprètes.

Par « désagréments » on entend ici les aspects de la situation de communication qui vont à l'encontre du bien-être, de la qualité de la vie. Bien des participants aux réunions internationales trouvent désagréable de devoir porter des écouteurs toute la journée ou d'entendre une autre voix que celle de l'orateur. La fatigue nerveuse est plus importante si l'on participe à une réunion avec interprétation simultanée qu'à une séance unilingue. Cette rubrique recouvre également l'accroissement de fatigue inhérent à l'obligation de participer à une discussion dans une langue que l'on ne maîtrise pas à la perfection et où certains ont un accent susceptible d'entraver une compréhension directe, d'où une plus grande tension pour suivre ce qui se passe.

l) Augmentation probable des inconvénients au cours des vingt prochaines années

Les systèmes unilingues (« multinationales », « espéranto ») ne se prêtent pas, de par leur nature même, à une augmentation des inconvénients. Mais la situation est très différente dans les institutions qui pratiquent le plurilinguisme. Aucune n'a pris la décision, à ses débuts, de fixer une limite au nombre de langues susceptibles d'être officialisées. Leur régime linguistique diffère donc largement de celui des Etats plurilingues. Les inconvénients se multiplient dès qu'on augmente le nombre de langues. Ajouter une langue, ce n'est pas ajouter une unité, mais multiplier le nombre de combinaisons pour lesquelles il faut assurer la traduction et l'interprétation; ce nombre correspond à la formule $N(N-1)$. Si l'on utilise 9 langues, il faut 72 combinaisons; si l'on en utilise 15, par exemple les 11 langues actuelles de l'Union Européenne plus le hongrois, le slovène, le tchèque et le polonais, il faut pouvoir travailler avec 210 combinaisons de langues, aussi bien au niveau des interventions orales que de la documentation et de la correspondance.

L'augmentation des inconvénients concerne surtout l'Union Européenne, qui se trouve devant une alternative dramatique: ou sauvegarder la démocratie au prix d'un accroissement difficilement supportable des complications et du budget, ou opter pour un fonctionnement plus normal, plus acceptable, mais au détriment de la démocratie.

Si le système demeure inchangé lors de l'adhésion de nouveaux membres, les inconvénients croîtront au point d'être très difficiles à gérer. Depuis leur fondation, l'ONU et les institutions qui s'y rattachent ont suivi la même voie: l'augmentation progressive du nombre de langues de travail. Avec chaque langue supplémentaire, les complications s'aggravent. Pourtant le processus n'est pas près de prendre fin: beaucoup réclament une extension de l'usage de l'allemand, déjà partiellement utilisé comme langue de travail, et un lobby très actif exerce des pressions pour l'octroi d'un statut officiel au portugais, au hindi et au japonais.

m) Problèmes terminologiques

Après examen approfondi de la question, il a été décidé de ne pas inclure ce critère m). Il est en effet extrêmement difficile d'évaluer l'impact, sur les divers régimes linguistiques, de cet aspect du domaine de la communication internationale.

A l'ONU, l'absence d'une terminologie précise et stable a soulevé de graves problèmes à la section chinoise dans les années cinquante. « Vous faites de la traduction, nous inventons une langue », a dit un réviseur de cette section à l'auteur de la présente étude en 1960. Le même type de difficultés s'est reproduit avec l'introduction de l'arabe dans les années 70.

A l'Union Européenne, des flottements analogues, bien que moins marqués, se sont probablement produits avec la terminologie du néerlandais, vu les variations que présente cette langue selon qu'elle est utilisée en Belgique ou aux Pays-Bas, ainsi que l'instabilité de son lexique à l'époque de la signature du Traité de Rome, mais il n'a pas été possible d'obtenir des renseignements précis sur ce point. Le grec moderne était lui aussi une langue peu fixée lors de l'admission de la Grèce au sein de l'Union et il serait intéressant de savoir comment le service grec de traduction a fait

face à la situation. Selon toute vraisemblance, l'admission de pays ex-communistes créera certains problèmes terminologiques.

Si une institution interétatique adoptait l'espéranto, elle devrait se doter, pour cette langue, d'un service de terminologie suffisamment étoffé. Certes, dans bien des domaines politiques, sociaux, scientifiques et techniques, la terminologie de l'espéranto est plus ancienne que celle de l'arabe, du chinois ou d'autres langues comme l'hébreu et le swahili; en outre, les structures de la langue lui permettent de résoudre ses problèmes terminologiques plus facilement que beaucoup (l'espéranto avait un équivalent de *software* avant que le Conseil de la langue française n'invente *logiciel*). La terminologie de l'espéranto n'en présente pas moins de nombreuses lacunes en ce qui concerne la désignation précise de divers éléments constitutifs de machines, de pièces d'appareils, de séquences de procédés techniques, de points de détail concernant l'industrie, l'ingénierie, la médecine, la pharmacie et de nombreuses autres disciplines. De même, la terminologie de l'espéranto n'a pas encore été fixée pour certaines subdivisions fines de catégories de produits faisant l'objet d'échanges commerciaux, ou pour diverses précisions qualitatives permettant de les caractériser. Une tradition de près d'un siècle existe pour élaborer cette terminologie par accord entre spécialistes, et il suffirait de l'officialiser et de la poursuivre, mais le travail à effectuer dans ce domaine serait considérable. Il n'excéderait toutefois pas ce qu'a dû faire la section chinoise de l'ONU dans les années 50 et 60.

Note sur les réunions en espéranto

Les observations faites dans le cadre de la présente recherche seront aisément corroborées pour les trois premiers systèmes, dont il est facile d'analyser le fonctionnement. Toutefois, l'information sur l'espéranto est généralement partielle et très partielle, quand elle existe. Il est souvent pris pour un projet, alors qu'il s'agit d'une langue effectivement utilisée. La plupart des lecteurs ignorent sans doute tout des milieux où son fonctionnement peut être objectivement et scientifiquement étudié. D'où la nécessité de la présente note.

En fait, l'espéranto, bien que limité à une fraction très marginale de l'humanité, est employé quotidiennement dans toutes les régions de notre planète. Depuis 1985, il ne s'est plus passé un seul jour sans qu'il soit, quelque part dans le monde, la langue d'un congrès, d'une session ou d'une rencontre internationale [17].

La présente étude se fonde, pour la partie concernant l'espéranto, sur l'observation de séances tenues sous les auspices d'une série d'organisations ou institutions: *Universala Esperanto-Asocio* (Association universelle d'espéranto), *Literatura Foiro* (Foire Littéraire), *Tutmonda Esperantista Junulara Organizo* (Organisation mondiale de la Jeunesse espérantophone), *Kultura Centro Esperantista* (Centre culturel espérantiste), *Japana Esperanto-Instituto* (Institut japonais d'espéranto), *Internacia Esperanto-Muzeo* (Musée international de l'espéranto) et *Internacia Kultura Servo* (Service culturel international). L'étude a été faite en deux périodes, une première en 1986-87, à Pékin, Tokyo, Locarno, Vienne, San Francisco et Zagreb, et une seconde en 1993-94, à Barcelone, Novosibirsk, La Chaux-de-Fonds et Vienne. Des réunions informelles à Ottawa, Oslo, Budapest et Helsinki ont confirmé les observations faites dans les conférences structurées. N'ont été prises en considération que les séances auxquelles participaient des personnes d'au moins cinq langues maternelles différentes.

Pour ce qui est de l'écrit, l'étude se fonde sur la correspondance, la documentation et les publications de quelques-unes des entités précitées, notamment le Centre culturel espérantiste et l'Association universelle d'espéranto.

Les sujets faisant l'objet de discussion en espéranto dans les organisations précitées étaient extrêmement variés, allant du très général au très spécifique, exactement comme dans les organisations appliquant d'autres régimes linguistiques.

Bilan des quatre formules

Dans les conditions actuelles, il est impossible de recueillir des chiffres précis pour chacun des critères présentés ci-dessus. Beaucoup sont rebelles à toute détermination objectivement quantifiable. Les chiffres qu'on va lire sont donc des évaluations résultant de l'observation du fonctionnement linguistique des diverses institutions, ainsi que,

pour certaines données, comme la durée d'apprentissage de la langue utilisée, d'enquêtes réalisées auprès d'échantillons statistiquement représentatifs de participants.

Les notes attribuées pour chaque critère suivent une échelle à dix points, selon l'importance de l'inconvénient observé: 0 indique que le désavantage est inexistant et 10 qu'il est vraiment très important, comme suit : 0 nul, 1 minime, 2 négligeable, 3 faible, 4 modéré, 5 moyen, 6 considérable, 7 important, 8 énorme, 9 gigantesque, 10 extrême.

L'analyse des quatre systèmes aboutit au tableau suivant:

	ONU	Multinationales	Union Européenne	Organisations espérantophones
<i>a)</i> durée d'apprentissage préalable (participants)	8	8	0	3
<i>b)</i> investissement préalable des Etats	9	9	5	0
<i>c)</i> investissement préalable de l'organisme	8	0	10	0
<i>d)</i> inégalité ou discrimination	6	5	0	0
<i>e)</i> coût de l'interprétation	7	0	10	0
<i>f)</i> coût de la production de documents	6	0	10	0
<i>g)</i> délai pour l'obtention des documents	6	0	6	0
<i>h)</i> déperdition ou distorsion de l'information	5	4	6	0
<i>i)</i> importance du handicap linguistique	5	6	0	1
<i>j)</i> difficulté de compréhension à la lecture	3	4	0	1
<i>k)</i> contraintes et désagréments	8	3	8	0
<i>l)</i> augmentation probable des inconvénients au cours des vingt prochaines années	5	0	10	0
Niveau total des inconvénients :	76	39	65	5

Les chiffres présentés ci-dessus représentent des estimations que la plupart des lecteurs, sans doute, jugeront peu fiables parce que dépourvues de fondement suffisamment objectif. Aussi est-il intéressant de remarquer que si on les remplace par une simple notation binaire (1 = l'inconvénient est présent; 0 = l'inconvénient en question n'existe pas dans le système considéré), la formule la plus avantageuse demeure la quatrième, bien que ce mode de calcul lui soit particulièrement défavorable. De fait, si six mois d'espéranto confèrent une capacité de communication exigeant six ans pour une autre langue, ce n'est pas refléter la réalité que de donner la même note, 1, à tous les régimes qui impliquent un apprentissage linguistique. Mais du moins cette façon de calculer prévient la critique justifiée de subjectivisme dans l'évaluation. Cette observation reste valable même si l'on élimine l'investissement de l'Etat (critère *b*) de la colonne « Union Européenne » et l'inscrit dans la colonne « espéranto » (ce qui pourrait se justifier par le fait que si ce système était adopté, les Etats pourraient se sentir obligés d'organiser l'enseignement de l'espéranto dans les écoles):

	ONU	Multinationales	Union Européenne	Organisations espérantophones
--	-----	-----------------	------------------	-------------------------------

a) durée d'apprentissage préalable (participants)	1	1	0	1
b) investissement préalable des Etats	1	1	0	1
c) investissement préalable de l'organisme	1	0	1	0
d) inégalité ou discrimination	1	1	0	0
e) coût de l'interprétation	1	0	1	0
f) coût de la production de documents	1	0	1	0
g) délai pour l'obtention des documents	1	0	1	0
h) déperdition ou distorsion de l'information	1	1	1	0
i) importance du handicap linguistique	1	1	0	1
j) difficulté de compréhension à la lecture	1	1	0	1
k) contraintes et désagréments	1	1	1	0
l) augmentation probable des inconvénients au cours des vingt prochaines années	1	0	1	0
Niveau total des inconvénients :	12	7	7	4

Conclusion

Il ressort de l'observation de la communication linguistique selon les quatre systèmes actuellement en usage à l'échelon international que c'est la formule « espéranto » qui présente le maximum d'avantages et le minimum d'inconvénients, tant pour les participants individuels que pour les Etats et pour les institutions où se déroule la communication. En d'autres termes, c'est, avec le système « multinationales », la formule où le rapport efficacité/coût est le plus favorable, mais il présente, par comparaison avec ce dernier, deux supériorités importantes: d'une part, il évite toute discrimination et inégalité, et d'autre part, il amène au niveau voulu de compétence linguistique en un temps nettement plus bref.

Cela dit, ce système doit faire face à un inconvénient de poids dont il n'a pas été question jusqu'ici: abstraction faite de quelques organisations privées, son introduction devrait être organisée à partir de zéro. En soi, ce ne serait pas si difficile à cause des qualités linguistiques de la langue et de son adaptation remarquable au fonctionnement spontané du cerveau humain. Mais la question du choix du meilleur système de communication internationale se pose dans un contexte où tout un ensemble de forces politiques, sociales, culturelles et économiques favorisent l'inertie et la préservation des privilèges et défavorisent un changement radical conduisant à une solution plus démocratique et d'un meilleur rapport qualité/prix. Les personnes capables d'accéder à un véritable niveau de maîtrise de l'anglais sont peu nombreuses par rapport à l'ensemble de la population du globe, pourtant la tendance de ces dernières années a été vers l'adoption du système « multinationales », fondé sur l'usage exclusif de cette langue. Elle a créé une élite linguistique qui n'est nullement disposée à perdre les nombreux avantages qu'elle tire de l'appartenance au petit cercle de ceux qui peuvent prendre part à la vie internationale.

Dans ces conditions, il pourrait se justifier d'ajouter deux critères au tableau présenté plus haut. Il s'agirait de deux inconvénients qui pourraient être libellés, d'une part, « organisation de l'enseignement de l'espéranto dans le monde » et, d'autre part, « nécessité de vaincre la force d'inertie ». Il est intéressant de constater que si, pour ces deux critères, nous considérons l'inconvénient comme maximal dans le système « espéranto » (note 10) et comme inexistant pour les autres (note 0), la somme des inconvénients passe de 5 à 25 pour l'espéranto, mais demeure bien en-dessous du niveau auquel se situent les trois autres options (ONU 76, multinationales 39, Union Européenne 65). Le résultat est comparable si l'on applique une notation binaire. Malgré l'adjonction de 2 points au chiffre marquant les inconvénients, l'option espéranto demeure la plus intéressante.

Ne faudrait-il pas garder ces résultats présents à l'esprit dans tout débat sur l'emploi des langues à l'échelle internationale?

Bibliographie

- [1] Genève, 1^{er} novembre 1995 (Radio Suisse Romande, La Première, 07:51).
- [2] Claude Piron, *Le défi des langues - Du gâchis au bon sens* (Paris: L'Harmattan, 1994), pp. 76-79.
- [3] C. E. King, A. S. Bryntsev et F. D. Sohm, *Incidence de l'emploi de nouvelles langues dans les organismes des Nations Unies* (Genève: Corps commun d'inspection, Palais des Nations, 1977, document A/32/237), § 93.
- [4] Société des Nations, *L'espéranto comme langue auxiliaire internationale. Rapport du Secrétariat général, adopté par la Troisième Assemblée* (Genève: SDN, 1922), p. 22. La Société des Nations utilisait deux langues de travail: le français et l'anglais.
- [5] *Evaluation of the Translation Process in the United Nations System* (Genève: Corps commun d'inspection, Palais des Nations, 1980, document JIU/REP/80/7), tableau 9. L'expression « *section anglaise* » désigne la section qui traduit en anglais à partir de toutes les autres langues.
- [6] Roman Rollnick, « Word mountains are costing us a fortune », *The European*, 20-22 décembre 1991, p. 6.
- [7] « Un texte mal traité », *Nord-Eclair*, 30 avril 1992.
- [8] *Evaluation of the Translation Process ...* (document précité, même tableau). Il s'agit des mots de l'original.
- [9] Roman Rollnick, « Word mountains are costing us a fortune », *The European*, 20-22 décembre 1991, p. 6.
- [10] *Evaluation of the Translation Process...* (document précité, même tableau).
- [11] C.E. King, A.S. Bryntsev, F.D.Sohm, *Report on the implications of additional languages in the United Nations system*, Genève: Corps commun d'inspection, Palais des Nations, 1977, § 89.
- [12] *ibid.*, § 94.
- [13] Cité par Jean de la Guérvivière, « Babel à Bruxelles », *Le Monde*, 12 janvier 1995, p. 15.
- [14] Parlement européen, *Rapport sur le droit à l'utilisation de sa propre langue*, 22 mars 1994, A3-0162/94, DOC.FR/RR/249/249436. MLT PE 207.826/déf., p.10.
- [15] Jean de la Guérvivière, « Babel à Bruxelles », *Le Monde*, 12 janvier 1995, p. 15.

[16] Pierre Janton, « La résistance psychologique aux langues construites, en particulier à l'espéranto », *Journée d'étude sur l'espéranto* (Paris: Université de Paris VIII, Institut de linguistique appliquée et de didactique des langues, 1983), p. 70.

[17] Une liste non exhaustive des réunions où l'espéranto est utilisé peut être consultée sur Internet:
<http://www.hungary.net/esperanto>

Claude Piron (*1931) est un psychologue suisse très intéressé par les langues. Diplômé de l'Ecole d'interprètes de l'Université de Genève, il a été traducteur à l'ONU (New York) de 1956 à 1961 (il traduisait en français à partir de l'anglais, du chinois, de l'espagnol et du russe). Il a ensuite travaillé huit ans à l'Organisation mondiale de la Santé, notamment en Asie orientale et en Afrique. Ayant fait une formation de psychanalyste-psychothérapeute, il a commencé à pratiquer la psychothérapie dans la région genevoise en 1969. Son livre *Le défi des langues*, qui est un peu une psychanalyse de la communication internationale, est sorti des presses de L'Harmattan (Paris) en 1994. Il a publié en espéranto huit romans, plusieurs recueils de nouvelles, un recueil de poèmes et une cassette de chansons, ainsi qu'un cours sur la structuration de la personnalité. Il a publié de nombreux articles, en langues diverses, sur la communication internationale et interculturelle, ainsi que sur la psychologie. Il est l'auteur ou le co-auteur de quatre livres en français sur des thèmes psychologiques.

Tazio Carlevaro

L'interlinguistica e le lingue pianificate

Introduzione

La pianificazione linguistica è un campo importante non solo nei Paesi in via di sviluppo, ma anche nei paesi sviluppati dell'Occidente. Basti menzionare la nascita del *Rumantsch Grischun*, una lingua-ponte per coloro che parlano le differenti forme dei dialetti retoromanci parlati in Svizzera (*idioms*), e l'importanza sempre maggiore della pianificazione della terminologia scientifica.

Orbene, gli strumenti linguistici che hanno portato alla nascita del *Rumantsch Grischun* sono ampiamente sovrapponibili con quelli che hanno dato l'origine anche all'Ido, e all'Interlingua, ossia a due lingue « artificiali », o, per meglio dire, « pianificate ».

L'interlinguistica non è straniera in Svizzera: può essere studiata al Centre de documentation et d'étude sur la Langue internationale (CDELI). Una rivista plurilingue è totalmente dedicata all'interlinguistica: *Language Problems and Language Planning*.

Gli studiosi di linguistica pianificatoria hanno notato che, a partire dal 1960, nessun dei progetti di lingua artificiale apparsi abbia avuto un qualunque successo di pubblico. Per quanto alcuni fossero interessanti. La ragione di questo fenomeno è chiara. È dovuto alla graduale scomparsa delle lingue straniere tradizionali (francese, tedesco, russo), e delle lingue antiche, dal repertorio delle lingue insegnate nelle scuole del mondo occidentale, sostituite dall'insegnamento sistematico ed ubiquitario dell'inglese. Nel 1990, la scomparsa del « socialismo reale », e della sua lingua comune, il russo, ha dato uno slancio nuovo a questo sviluppo anche nell'ex mondo comunista.

L'inglese, ormai insegnato in tutte le scuole dell'Europa, in pochi decenni è diventato la lingua della produzione scientifica più avanzata. I centri universitari all'avanguardia non solo comunicano tra di loro in inglese, ed hanno cominciato ad usare questa lingua anche nel loro interno. La diffusione dell'innovazione scientifica si va facendo dappertutto esclusivamente in inglese. L'insegnamento universitario che porta a livelli professionali si effettua ancora nelle lingue nazionali, ma l'insegnamento che porta a carriere improntate alla ricerca scientifica si fa in inglese. Lo stesso vale per la finanza, per il commercio, per la politica e la diplomazia.

L'insegnamento delle lingue straniere tradizionali è diventato dunque secondario, di fronte a quello dell'inglese. L'inglese è diventato un'acquisizione che dà prestigio e favorisce l'avanzamento sociale, vero o immaginario, di chi lo sa utilizzare. La richiesta dei genitori, nei confronti della scuola, chiaramente favorisce l'inglese. In un certo senso, « Babele è risolta ». Abbiamo una lingua internazionale. Non forse la migliore, ma, di certo, l'unica oggi possibile, perché garantita dall'assenso generale. Infatti, c'è un buon accordo tra le richieste dell'opinione pubblica, e l'operato dei politici e degli amministratori. Non c'è

nessuna imposizione da parte loro. Con la decisione di facilitare l'avvicinamento degli allievi all'inglese, si soddisfano esigenze pratiche, economiche, sociali, politiche e culturali, nell'ottica dell'aspirazione ad un miglioramento sociale.

È una tendenza che riduce la domanda di una lingua pianificata. Il problema è risolto, e la lingua pianificata non ha più spazio. La pianificazione di un'intera lingua perde d'importanza scientifica. Questa, ormai, riguarda settori di lingue nazionali (linguaggi della scienza, della tecnica, ecc.). È un'evoluzione che contraddice i dogmi a lungo sostenuti dai paladini della lingua artificiale: ci si rende conto che alla gente non importa niente della subalternità della propria lingua. Non esiste un sentimento d'ineguaglianza. I movimenti per una lingua pianificata si sono dunque trovati delegittimati. Alcuni credevano che solo l'introduzione di una lingua ausiliaria artificiale avrebbe permesso un riordino del caos delle comunicazioni internazionali. Alcuni proclamavano che l'utilizzazione ad oltranza di una sola lingua nazionale avrebbe suscitato opposizioni, o avrebbe condotto a difficoltà. Invece, si è dimostrata una strada perfettamente percorribile. Ormai, né l'Esperanto, né un'altra lingua artificiale sono un'alternativa accettabile all'inglese. Rimangono applicabili strumenti di formazione degli adulti - e non di certo tra i più interessanti, né qualitativamente, né quantitativamente. « Purtroppo », aggiungerei. Perché le lingue pianificate rimangono strumenti interessanti sul piano linguistico, sociale, e culturale.

Nuclei esperantisti (ma anche idisti) sono esistiti in tutte le principali città europee, anche in quelle di secondaria importanza. Oggi sono scomparsi, o sono ridotti ad una pallida ombra. Le associazioni sono in crisi. L'Associazione universale d'Esperanto (UEA), un tempo molto forte, oggi va perdendo membri. Non solo per ragioni collegate ad un *management* non sempre efficace, quanto anche per una mancanza di prospettive motivanti, ed una ridotta capacità economica.

C'è chi ha accollato lo scacco direttamente agli esperantisti - o, in genere, ai membri del gruppo interlinguistico. Non avrebbero saputo convincere l'opinione pubblica della soluzione che consisteva in una lingua artificiale. Altri ritengono che una lingua artificiale « migliore » avrebbe potuto avere migliore fortuna. Altri spiegano questi avvenimenti avversi con un « complotto », ordito dai fautori dell'inglese, con la complicità sciocca e inconsapevole dei fautori del francese. Non c'è stato nessun complotto: ognuno fa fatto quello che gli sembrava meglio, compresa l'opinione pubblica.

C'è chi ha voluto negare l'importanza dello scacco subito, proponendo progetti utopici, come il lancio d'una specie di *ciuitas* esperantistica, una « nazionalità » internazionale che si fonda su una scelta individuale. Ma non c'è stato niente da fare. Il movimento che favorisce l'Esperanto va piano piano declinando.

Il movimento per l'Ido è agli estremi: in questi ultimi due anni è praticamente scomparso, in seguito al decesso dei suoi aderenti. Il movimento per l'Occidental è scomparso da tempo, e soltanto la passione di due o tre persone permette la pubblicazione irregolare della rivista *Cosmoglotta*, in quest'epoca di facile riproducibilità tecnica. Anche sull'Interlingua va calando il silenzio. Non ci sono eccezioni, non ci sono alternative.

Un altro dogma degli zelatori delle lingua artificiali si è dimostrato immotivato. Alcuni sostenevano che solo la lingua « migliore » (più regolare, o più razionale, o più vicina alle lingue romanze) avrebbe potuto godere del favore del pubblico. Si è constatato, invece, che queste considerazioni non sono pertinenti. Le lingue artificiali vanno scomparendo non perché si siano dimostrate insufficienti o inadeguate sul piano linguistico, ma perché la richiesta del pubblico è radicalmente mutata.

Si può pianificare una lingua?

In genere, a tale domanda si è risposto in modo positivo. V. Tauli sosteneva che le lingue etniche (regionali e nazionali) possono essere pianificate nella grafemica, nella fonemica, nella morfologia, nella sintassi, e nella lessicologia, sia in quella quotidiana sia in quella scientifica. Egli aggiungeva inoltre che è possibile creare *ex novo* un intero linguaggio, adottando proprio queste tecniche.

Va qui aggiunto che, storicamente, le tecniche di pianificazione della lingua sono sorte in primo luogo allo scopo di elaborare le lingue dette « artificiali », « nuove », « non etniche », « pianificate »: ossia lingue dedicate sia a *fini filosofici* (una migliore conoscenza del mondo), sia a *fini sociali ed umanitari* (una migliore comprensione tra gli uomini).

La pianificazione linguistica in antico

Da sempre, sebbene in un modo non sempre chiaro alla consapevolezza, si è pianificato il linguaggio umano, magari anche solo con l'intendimento di nobilitarlo, di purificarlo, o di arricchirlo.

Le prime lingue « artificiali », ossia pianificate, risalgono al Medioevo. Venivano create allo scopo di scoprire una supposta *isomorfia* tra la struttura dei concetti e la struttura del mondo: si riteneva infatti che tra la struttura dei concetti e il mondo reale esistesse una relazione biunivoca, per natura sua logicamente necessaria, perché ontologicamente *vera*. Una tale lingua, nell'idea dei pensatori dell'epoca, doveva essere un po' come un algebra del pensiero. Sarebbe stata, quindi, « artificiale », ma anche molto più « naturale » di qualsiasi altra lingua naturale (o etnica).

Tra le prime prove notiamo l'*Ignota Lingua* di Hildegardis di Bingen, una monaca santa e mistica, ben nota già ai suoi tempi, morta nel 1011. Essa però non andava oltre una struttura generale che ricorda i linguaggi glossolalici. Il suo vero intendimento ci sfugge. Nel 1400 troviamo invece un linguaggio vero e proprio, usato come lingua sacra nella setta sùfica degli *hurûfi*, presente in Siria e in Turchia (*Bâlaibalan*).

Raymundus Lullus (Lull), un monaco mistico, interessato alle ricerche cabalistiche, creò un'*ars combinatoria*, ossia una lingua in cui si classificano i concetti, denominata *Characteristica Universalis*. Aveva anche scopi pratici, come l'esercizio della mnemotecnica.

In una sua lettera del 1629 al padre Marin Mersenne (1588-1648), René Descartes (Cartesius) osserva che una lingua perfetta richiederebbe l'esistenza d'una filosofia « perfetta » (ossia *vera*): ma la filosofia non è in grado di accedere totalmente alla verità, almeno al momento in cui egli scriveva, non era possibile costruire la lingua in questione.

Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), giovanissimo, si era già occupato della lingua universale, costruendo dapprima piani per una lingua perfetta. Poi vi rinunciò: in particolare tra il 1666 e il 1673 si rese conto che la costruzione d'una tale lingua non poteva essere che un *work in progress*. Leibniz ha dapprima elaborato la morfosintassi della nuova lingua, in grado di raggruppare i concetti con operazioni « vere », mentre il vocabolario sarebbe stato elaborato solo gradualmente, col procedere delle conoscenze della « vera » filosofia. *Provvisoriamente*, Leibniz proponeva di adottare parole adattate dalla lingua latina.

Tra i linguaggi di tipo classificatorio (« linguaggi filosofici ») sorti a quell'epoca, notevoli sono per la loro completezza quelli di Sir Thomas Urquhart of Cromarty, di George Dalgarno (1661), di John Wilkins (1668), e quello, molto più tardo, di Delormel (1795).

Linguistica e lingue pianificate nel XIX e XX secolo

Il XIX secolo propone la scoperta della storia umana come *storia naturale*, e non piú come dono di Dio, o come ricostruzione ideologica. Le prime discussioni sull'interlinguistica si pongono in quest'ottica, in particolare dopo la nascita del Volapük, nel 1879-80. Già in precedenza August Schleicher, impregnato di uno storicismo biologistico, aveva rifiutato la possibilità d'un linguaggio che non avesse le sue origini in un linguaggio precedente. La *scuola linguistica neogrammatica*, pur rifiutando il biologismo di Schleicher, ne aveva ereditato lo storicismo. Si era collateralmente occupata anche d'interlinguistica: negava che, nel caso delle lingue pianificate, fosse possibile parlare di « lingue », visto che non erano il prodotto d'un'evoluzione storica. Notiamo in particolare gli scritti di Hermann Paul, Karl Brugmann, August Leskien, Hermann Diels, e Gustav Meyer. I rari autori dell'epoca che non fossero neogrammatici avevano invece manifestato il loro interesse per le prime lingue pianificate: per il Volapük (1879-80) e per l'Esperanto (1887).

Notiamo p.es. come Michel Bréal, che si erge contro il determinismo storico-naturalista, nel 1908 sottolinea l'interesse scientifico dell'Esperanto, poiché il linguista, ponendosi il problema della lingua artificiale, deve dapprima chiarire il proprio punto di partenza teorico. In precedenza, Max Müller, pur non essendo primariamente interessato a questioni linguistiche, aveva manifestato il suo interesse per questi movimenti che stavano nascendo. Con ben altra ricchezza di particolari avevano espresso il loro parere Hugo Schuchardt, che in alcune opere si era dissociato dalla posizione neogrammatica, e anzi, l'aveva criticata, Baudouin de Courtenay, Antoine Meillet, che aveva evidenziato come l'uomo avesse anche un ruolo cosciente nella creazione del linguaggio, Ferdinand de Saussure, sulla cui unica osservazione sull'Esperanto torneremo ancora, ed infine, sebbene piú tardi, Charles Bally.

Nel 1887 l'*American Philosophical Society* promuove uno studio sulla desiderabilità d'una lingua internazionale pianificata. Nel rapporto del suo segretario, Henry Phillips, si evidenzia un notevole interesse per le lingue pianificate, e segnatamente per l'Esperanto.

Nel 1900, in occasione dell'Esposizione universale e del Congresso internazionale di filosofia a Parigi, viene creata la *Délégation pour l'adoption d'une Langue internationale*. Ne sono promotori il filosofo Louis Couturat e il matematico Léopold Leau. Lo scopo della delegazione era quello di stimolare l'Associazione internazionale delle Accademie a prendere posizione circa la scelta d'una lingua internazionale. Quando però nel 1907 si rende conto che si tratta d'un piano irrealistico, forte dell'adesione di numerose personalità del mondo scientifico, culturale, economico e politico dell'epoca, la Delegazione si riunisce per scegliere essa stessa un linguaggio. È quello che avviene tra la fine del 1907 e l'inizio del 1908, a Parigi. Viene scelto l'Esperanto, tuttavia modificato secondo alcuni principi proposti da un anonimo « Ido ». Al comitato ristretto che si era occupato dell'elaborazione di questa nuova lingua appartenevano Baudouin de Courtenay e Otto Jespersen. Nel campo dell'interlinguistica, Otto Jespersen è stato una personalità di peso, per aver dato dignità a questa scienza, per averne consacrato il nome, e, non da ultimo, per avere egli stesso progettato un linguaggio pianificato, il *Novial* (1928).

La *visione strutturalistica* del linguaggio ha reso piú facile la discussione sull'interlinguistica: Edward Sapir sottolinea l'importanza d'una lingua internazionale pianificata, mentre Trubetskoj studia, sul piano teorico, la fattibilità di una struttura fonemica veramente universale.

L'IALA (*The International Auxiliary Association*) tra il 1924 e il 1939 aveva favorito o finanziato studi, incontri e pubblicazioni. Dopo la seconda guerra mondiale, pur essendosi notato un certo calo iniziale

d'interesse nei confronti della pianificazione d'un intero linguaggio, si era notato però un aumento d'interesse per le singole tecniche di pianificazione linguistica.

La lingua artificiale è una lingua?

La diversità

Esiste una diversità perlomeno nell'origine, tra una lingua etnica e una lingua pianificata. *Nella lingua etnica*, il linguista parte dall'esame della lingua concreta, ossia della *parole*, che consiste nel prodotto del meccanismo linguistico dei singoli. Il linguista lo compara con la produzione di altri soggetti (*locutori*), e ne deduce le leggi che la regolano. In altre parole, l'uomo di cultura diviene cosciente di una grammatica che preesisteva nell'uso.

Nella lingua artificiale, invece, l'uomo di cultura elabora dapprima le regole che devono generare le espressioni linguistiche. Solo l'attività consapevole di un gruppo di persone utilizzerà queste regole per generare testi. L'attività sociale di questi gruppi determina la nascita di possibili contesti culturali ulteriori. È quindi possibile che sorga una comunità linguistica che assuma come propria la lingua artificiale, determinandone i contesti di utilizzazione. È raro che qualcuno faccia parte di questa comunità dalla nascita. L'adesione alla comunità che utilizza una lingua artificiale è quindi di solito secondaria, e parte dall'assunzione consapevole di un *contratto linguistico*. Invece, siamo *inconsapevoli* del contratto linguistico che sta alla base dell'adesione alla nostra comunità di origine. La sua esplicitazione è frutto della riflessione culturale. L'adesione ad una comunità linguistica nuova è un fenomeno che corrisponde all'adesione ad una comunità linguistica di cui abbiamo imparato la lingua p.es. a scuola (come lingua seconda). In tal modo, lo *status* psicolinguistico della lingua pianificata è analogo allo *status* della lingua etnica appresa nel quadro della socializzazione secondaria, ossia al di fuori della famiglia.

La lingua artificiale è quindi una lingua primariamente sincronica, esistita dapprima come sistema (*langue*), solo in seguito come espressione linguistica concreta (*parole*). La lingua artificiale però non si rassegna necessariamente alla sincronia: quando entra in una dimensione sociale, recupera anche una propria diacronia.

La dimensione sociale

Si pone pertanto il problema della collocazione sociale della lingua artificiale appresa nella socializzazione secondaria e terziaria.

Esistono studi che si occupano della dimensione sociale dei movimenti che utilizzano il Volapük, l'Esperanto, e l'Ido. Tali studi sono particolarmente frequenti ed approfonditi, per quanto attiene il movimento esperantista. È utile ricordare, che la costituzione sociologica di questi tre gruppi non varia molto l'una rispetto all'altra. Invece, è verosimile che la costituzione sociologica dei gruppi che preconizzano l'Occidental e l'Interlingua sia diversa. I primi, infatti, sembrano avere una struttura dei valori orientata verso l'*utopia concreta* (di tipo sociologico), in cui in parte rilevante, ma non esclusiva, rientra anche il linguaggio, considerato in prima linea come strumento. Per quanto attiene ai gruppi che favoriscono p.es. l'Interlingua, essi sembrano piuttosto orientati verso *la ricerca di una forma definitiva* e « perfetta » di lingua.

È proprio da quest'ultima ricerca ideale che è sorto un mito di cui si parla, ogni tanto, ancora adesso: esisterebbe una corrente che trascina la pianificazione delle lingue verso un modello sempre più

« naturalistico ». ossia verso modelli di lingua sempre più affini a quello neolatino. In realtà, si tratta di un riflesso, d'un'elaborazione mitica della storia dei gruppi (p.es. occidentalistici).

Le ricerche hanno evidenziato, almeno per quanto riguarda l'Esperanto (ma la stessa osservazione la possiamo anche riferire al Volapük e all'Ido), che colui che vi aderisce lo fa per un suo particolare orientamento verso dei valori umanistici. Spesso, ma non sempre, sull'esempio di un leader di tipo « materno », ravvisabile, per esempio, nell'ideatore dell'Esperanto, Lodovico Lazzaro Samenhof. Infatti l'influenza del suo pensiero sul momento formativo del movimento esperantista fu essenziale.

I gruppi esperantisti si costituiscono come movimento, e si articolano in unità locali tra di loro organizzate a forma di *diaspora*: esistono quindi *legami orizzontali* tra i gruppi della diaspora stessa, e *legami verticali* con gruppi guida (« leaders »), che si concretizzano in momenti d'incontro, che culminano annualmente nei congressi. È una struttura che determina un certo interesse economico secondario: non si può escludere che parte della stabilità linguistica dell'Esperanto sia proprio dovuta a questo fattore. L'importanza del fattore etico nel movimento diasporico esperantofono ricorda un altro tipo di organizzazione, chiamato « fratellanza », spesso strutturata attorno a un gruppo di rappresentazioni simboliche comuni, e a mezzi di comunicazione.

Il movimento esperantista ha sviluppato propri valori e proprie norme, creati, dapprima, e poi cementati in un'attività pratica, che ha trovato modo di riflettersi nell'attività mitopoietica, tipica d'ogni gruppo sociale. È quindi piuttosto una *Gemeinschaft* (un gruppo garantito da una solidarietà interna, per volontà dei partecipanti), che non una *Gesellschaft* (un gruppo la cui convivenza è garantita sostanzialmente da regole formali). Chi vi aderisce lo fa per motivazioni secondarie (non certo primarie: non esiste una ragione legata alla sopravvivenza per aderirvi), di tipo emotivo e di tipo cognitivo. Infatti, imparare richiede uno sforzo, cui l'individuo acconsente quando intende raggiungere qualcosa che gli appare desiderabile. La motivazione di questo sforzo d'apprendimento si chiama *attrattività*. In quest'attrattività notiamo elementi che riguardano una motivazione pragmatica (soddisfazione personale); ma ci sono anche elementi che fanno capo all'adesione per simpatia (in cui viene ricercato un riflesso dei propri interessi); ed infine ci può essere una motivazione esterna (si tratta di ragioni legate a prestigio o a guadagno).

Psicologia

Va qui ricordato che l'Esperanto non è uno strumento qualsiasi: in primo luogo, è una lingua. Gli esperantofoni sono dunque mossi anche da una motivazione che non riguarda l'Esperanto in sé, ma che rappresenta piuttosto un fattore di motivazione generico, centrato nell'attività linguistica. Lo notiamo nel fatto che, in genere, gli esperantisti sono poliglotti, per cui l'Esperanto non è di solito la prima lingua, ma piuttosto l'ultima, in ordine di tempo, una specie di coronamento del proprio apprendimento linguistico. Per terminare, non si può escludere che esista uno stile cognitivo particolare non tanto dell'esperantista in sé, quanto dell'aderente ad un movimento che si occupa di valori ideali.

Nei gruppi diasporici, e nelle relazioni tra di loro, la comunicazione è chiaramente sia la funzione attiva, sia il valore fondante. Per questo il linguaggio appare come uno strumento ritenuto particolarmente efficace.

I criteri per pianificare una lingua

Chi decide

In genere, le mutazioni, i cambiamenti o le aggiunte possono essere proposti da enti qualificati e riconosciuti come tali, oppure dal singolo locutore, che in un determinato campo ha bisogno d'un termine o d'una forma particolari, oppure addirittura dalla pigrizia espressiva, ossia dal bisogno di esprimersi al minor costo possibile.

Ma in determinati movimenti, e in determinate epoche, la decisione su di un'innovazione può dipendere da un ente autorizzato (e qualificato), delegato a tale scopo, come un'Accademia (è il caso dell'Ido); da un individuo che ha il diritto di scegliere tra le varie proposte (e che quindi in un certo modo è il « proprietario » dello strumento di comunicazione), come lo era Schleyer nel caso del Volapük; o da un ente che però è preposto soltanto ad una raccomandazione. La sua accettazione dipende esclusivamente dal prestigio di cui gode. È questo il caso dell'Accademia dell'Esperanto, e degli Istituti di pianificazione terminologica nati in questi ultimi anni. Oggi, l'Ido non ha più un'Accademia: fino ad alcuni anni fa esisteva un delegato alla terminologia eletto dall'*Unio por la Linguo Internaciona*, che pubblicava irregolarmente liste di nuove proposte linguistiche.

La verifica dell'accettazione effettiva di una mutazione si trova in un solo registro: quello dell'uso.

Tratti generali delle lingue pianificate

Non esistono *criteri di pianificazione sistematici universali*, tuttavia esiste un certo gruppo eterogeneo di criteri più o meno generalmente ammessi.

I grafemi

I singoli grafemi devono appartenere all'alfabeto latino, senza lettere che non appartengano all'alfabeto utilizzato comunemente nelle lingue europee; inoltre, è abitudine non proporre lettere con particolari accenti grafici. Sappiamo che questo principio non è stato seguito nell'Esperanto.

I fonemi

La fonemica dev'essere organizzata a sistema, dev'essere relativamente semplice, e alla struttura fonemica deve corrispondere una struttura grafemica. Si tratta della cosiddetta « scrittura fonologica », ossia del postulato che ad un fonema corrisponda un solo grafema e viceversa. Questo criterio è però avversato da alcuni studiosi, che ritengono che l'aspetto grafico d'una lingua sia così importante, da richiedere un'aderenza assoluta alla lingua o alle lingue prese a modello, quand'anche fossero dotate d'un sistema ortografico altamente storico, e non fonemico.

I monemi

I monemi devono essere possibilmente *monomorfi*, derivati, per quanto attiene alla loro forma, da una lingua esistente. Ogni monema deve avere un valore semantico ben determinato, ed occupare quindi una sua posizione possibilmente univoca nella rete semantica. In genere, la correttezza etimologica viene rispettata nella misura in cui *non* viene sacrificata la capacità creativa del sistema stesso, ossia la sua capacità di creare nuove parole motivate, inesistenti nelle lingue da cui sono tratti i monemi. C'è un'eccezione, quella delle lingue dette « naturalistiche » (basate di solito sull'aderenza stretta a modelli *neolatini*), in cui si possono creare nuove parole, a condizione che corrispondano a quelle che esistono nelle lingue cui esse si avvicinano, ossia che queste prendono a modello.

La morfologia e la sintassi

In genere, si chiede alla morfologia d'essere agglutinativa, ossia di essere dotata di monemi monomorfi che si aggiungono l'uno dopo l'altro, rimanendo invariabili. Queste « aggiunte » devono essere eseguite in modo analogico (ossia essere descrivibili tramite regole), e non dare adito ad ambiguità. In genere viene richiesto alla lingua di evitare una sinteticità estrema, così come un'estrema analiticità. Questo non vale per linguaggi quali l'Interlingua, in cui conta l'aderenza al modello linguistico neolatino. La sua grammatica è quindi agglutinativa quando lo è la morfologia delle lingue neolatine, mentre è sinteticoflessiva negli altri casi.

La semantica

Alla struttura semantica della lingua viene chiesto di evitare l'ambiguità, pur permanendo economicamente accettabile. Pertanto nelle lingue pianificate troveremo raramente casi di polisemia (come nel francese *louer* 'dare', ma anche 'ricevere in affitto'), casi di omonimia (come nel francese *pomme* ('mela' / 'patata'), e casi di omofonia (come nel francese *vert* 'verde', *ver* 'verme', *vers* 'verso di poesia', *vers* 'verso', in direzione di, *verre* 'vetro, bicchiere', tutti pronunciati /ver/).

Alcuni autori propongono che una tale lingua esprima formalmente le relazioni tra *referente esterno* (reale) e *rete semantica* (linguaggio) in modo biunivoco. Questa biunivocità, con l'utilizzazione di operazioni reali, potrebbe fornire risultati « veri ». Si tratta, in realtà, di un postulato cui soltanto una lingua di tipo logicistico potrebbe corrispondere.

Per quanto attiene alla sintassi, si richiede alla lingua pianificata di non avere idiomatismi, e di non annoverare funzioni morfosintattiche ridondanti o ambigue. Ossia, per esempio, che a due forme morfosintattiche diverse non corrisponda la stessa funzione, e che alla stessa forma non corrispondano due funzioni diverse. È un'esigenza che è però temperata dalla necessità d'una certa elasticità nell'espressione.

L'ideale della lingua e la lingua ideale

Molti si sono chiesti quali potessero essere le caratteristiche di una lingua *ottimale*. Non esiste una risposta univoca: esistono soltanto valutazioni diverse anche sul piano metodologico, a seconda che si tratti della grafemica, della fonemica, della morfologia, della sintassi o della semantica. Inoltre, anche campo per campo, *mancano* studi statistici, studi funzionali, ed esperimenti psicolinguistici che possano illuminare lo studioso.

I criteri di giudizio sono numerosi, e non correlati gli uni con gli altri; a volte sono persino contraddittori.

- *Criteri sociali*: La tale lingua è la migliore, ma per quale ceto della popolazione, e per una popolazione di quale origine?
- *Criteri estetici*: In genere, si tratta di criteri ben poco verificabili, ma sicuramente interessanti: chi cerca di valutarli, in realtà si domanda quali e quanti registri stilistici esistano, come essi siano correlati tra di loro, e in qual modo possano esser ripresi nella lingua artificiale.
- *Criteri « economici »* Si tratta della relazione tra il numero degli elementi funzionali, e la produttività del sistema. Il funzionamento sarà chiamato *efficace* (« economico ») se ha un alto rendimento con un costo minimo (« poca fatica »), ossia quando i punti di decisione dell'utente sono pochi, ma conducono ad

un'alta produttività nella espressione. In questo senso, il sistema può essere *semplice / complesso; generico / dettagliato; elastico / rigido; essenziale / ridondante*: in genere, il valore di queste qualità muta a seconda della lingua e a seconda degli scopi per i quali la si è costruita, ed inoltre può benissimo essere diverso, a seconda del *registro stilistico* in cui viene utilizzata la lingua stessa.

Questo significa quindi che non esiste una lingua *ottimale*: una lingua sarà più o meno atta a seconda dello scopo che si era imposto il suo autore, e a seconda degli scopi delle persone che la utilizzano. A volte poi ci scontriamo con problemi di registro stilistico, e non propriamente della lingua in sé.

Se è vero che *non* esiste una lingua ideale, ma che esistono soltanto vari gradi di funzionamento su scale polari, il problema è di sapere *dove* stia l'equilibrio. Questi gradi di funzionamento possono essere più o meno economici, iscritti comunque in una lingua che, rispetto ad un'altra, può essere più o meno economica.

È ben vero che si può dire *qualsiasi* cosa in *qualsiasi* lingua, ma, di sicuro, a costi diversi; ed ancora: il costo dipenderà dal campo in cui viene usata la lingua stessa. Pertanto, non tutte le lingue sono ugualmente « facili ».

La facilità o difficoltà di una lingua può dipendere dal suo grado di *sistematicità* (e quindi dal suo grado di ridondanza); inoltre, può dipendere da una più o meno marcata *lontananza strutturale* (una lingua di tipo moderatamente flessivo sarà quindi per una persona di lingua italiana più facile che non una lingua altamente agglutinativa). Da non dimenticare in questa valutazione è il quadro di referenza semantica sotteso ad ogni lingua: se tra due culture esiste scarsa *corrispondenza culturale*, esse divergono anche nella strutturazione delle rispettive *reti semantiche* delle rispettive lingue.

Convieni qui chiederci in che misura possa essere esemplificato il problema della *ridondanza*.

Sappiamo che la *parole* può essere misurata nella sua ridondanza: quanto più i monemi lessicali d'una lingua sono brevi, tanto minore è la ridondanza della lingua stessa. È chiaro che una ridondanza minima è *antipsicologica*, perché conduce, sul piano fonemico, se accompagnata da un numero relativamente ridotto di opposizioni funzionali, ad un carico eccessivo delle singole opposizioni fonemiche.

Un aspetto della ridondanza nel sistema linguistico è l'esplicitazione delle categorie morfosintattiche, come il *numero* (singolare, plurale, duale, collettivo), il *genere* (maschile, femminile, neutro, ecc.), la *funzione del complemento oggetto* (il caso « accusativo »), la *funzione determinativa* (l'articolo), ecc. La ridondanza la notiamo in particolare nell'obbligatorietà dell'espressione di queste categorie: per esempio nell'*accordo tra sostantivo ed aggettivo* nel genere e nel numero, tra soggetto e verbo nel numero (non ridondante sarà invece una lingua che esprime l'accordo soltanto quando è necessario), ed eventualmente anche nella loro presenza magari frazionata all'interno della proposizione (i cosiddetti « accordi »: di numero, di genere, di caso; tra soggetto e sintagma verbale, ecc.).

Va però nuovamente riconosciuto che un'assoluta carenza di ridondanza, ossia una lingua « essenziale », è antipsicologica, intanto perché perde notevolmente di flessibilità e di espressività, e poi perché la comunicazione non riesce più a « difendersi » dal cosiddetto « rumore di canale ».

C'è un esempio rivelatore. I pronomi personali in Esperanto vengono generati da una consonante (*m-*, *c-*, *l-*, *ŝ-*, ecc.) seguita da *-i*. P.es.: *mi* ('io'), *ci* ('tu'), *li* ('egli'), *ŝi* ('ella'), e così via. Orbene, di questo sistema gli specialisti d'informatica non si sono mai lamentati, proprio per la sua essenzialità (la sua *minima ridondanza*). Invece gli specialisti di comunicazione verbale (in particolare i redattori di stazioni radio che diffondono in Esperanto) si lamentano per via di problemi di comprensione da parte dell'utente.

La lingua piú « essenziale », ovvero la meno ridondante che pure ebbe un certo uso pratico fu il *Latino sine flexione*, di Giuseppe Peano.

Storia dei progetti di lingua ausiliaria internazionale pianificata

Se in epoche passate i progetti di lingua internazionale derivavano primariamente da un bisogno etico, da un'intenzione conoscitiva, da un progetto filosofico, a partire dal 1850 essi hanno cominciato a moltiplicarsi a tale punto da far pensare che anche alla coscienza dell'uomo comune il problema d'una lingua internazionale cominciasse a manifestarsi nella sua impellenza. Sappiamo che a quell'epoca il latino ormai non funzionava piú come lingua scientifica culturale o commerciale, e che le lingue europee. Il francese e il tedesco, ed in seguito anche l'inglese e l'italiano, avrebbero assunto un'importanza sempre maggiore. Gli scambi commerciali, culturali e scientifici erano aumentati, anche grazie al perfezionarsi delle reti stradali, postali, telegrafiche e ferroviarie, che avevano permesso scambi di persone, di servizi e di merci. Inoltre gli Stati dell'epoca romantica cominciarono a diffondere l'educazione popolare, e a divenire sempre piú complessi nella loro struttura.

Il Solresol

Uno dei primi progetti a godere d'un certo interesse generale fu il Solresol, lingua musicale creata da Jean-François Sudre nel 1866. Utilizzava soltanto sette sillabe, quelle delle note musicali, e quindi poteva essere facilmente trasmessa anche per via non specificatamente orale. L'ultima grammatica di Solresol è stata pubblicata nel 1902.

Il Volapük

Nel 1879 il parroco cattolico Johann Martin Schleyer pubblicò nel periodico tedesco dedicato alla poesia religiosa, la *Sionsharfe*, un nuovo progetto, chiamato Volapük. Schleyer era un uomo estremamente tenace, e d'altra parte il Volapük, almeno in un primo momento, poteva benissimo parere un linguaggio interessante. Attrasse quindi subito alcuni aderenti, in particolare in Germania. A partire dal 1885, cominciò a diffondersi in Francia e poi in Italia. Fu creata un'Accademia per guidarne l'evoluzione, tuttavia Schleyer si oppose a qualsiasi riforma, proponendo le proprie, poiché si considerava una specie di proprietario del linguaggio. Tra i suoi discepoli si produsse una scissione, che portò nel 1902 l'Accademia del Volapük (*Kadem Volapüka*) ad elaborare una propria lingua, molto diversa da quella originaria, denominata *Idiom Neutral*. Una parte dei volapükisti, oramai ridotta ad un manipolo, sopravvisse fino a qualche anno fa: al 1970. Va ricordato come un pioniere tardivo del Volapük, Arje de Jong, nel 1932 propose una riforma della lingua, ancora attualmente tenuta dai pochi volapükisti rimasti.

L'Esperanto

Ludwik Lejzer Samenhof, medico russo-ebreo, pubblica a Varsavia nel 1887 il suo progetto, *Lingvo Internacia*, sotto lo pseudonimo di *Dottor Esperanto*. Il suo pseudonimo ben presto venne a indicare la lingua stessa.

Il Volapük era oramai in fase di scomparsa, per cui l'Esperanto attrasse alcuni ex volapükisti. Un gruppo di esperantisti tedeschi nel 1894 chiese riforme della lingua, che furono elaborate da Samenhof stesso, ma che furono rifiutate dalla maggioranza dei lettori dell'unico periodico esperantista dell'epoca, *La Esperantisto*. Il progetto di Samenhof vegetò fino al 1900, quando cominciò la sua diffusione dapprima in Francia, poi nel resto del mondo. Va qui ricordato che, su 100 persone che utilizzano una lingua pianificata, 99 hanno scelto l'Esperanto; il rimanente 1% ha scelto una degli altri progetti ancora in uso - o utilizza una propria forma.

Il Latino sine flexione

Il matematico italiano Giuseppe Peano aveva proposto nel 1903 un proprio progetto, il Latino sine flexione, adottato dall'Accademia dell'Idiom Neutral sotto nome di *Interlingua* (da non confondere con una successiva « Interlingua », nata nel 1951 grazie ad A. Gode). L'Accademia, che in origine era quella del Volapük, disconosciuta in blocco da Schleyer, in precedenza aveva appunto elaborato un proprio progetto di lingua (*Idiom neutral*). Era un linguaggio essenziale, molto poco ridondante, ma anche derivato direttamente dal latino, in particolare da quello che si ritrova anche nelle lingue moderne. Scomparso con la seconda guerra mondiale, non fu più ripresentato.

L'Ido

In occasione del Congresso universale di filosofia tenuto a Parigi, nel 1900 venne fondata una Delegazione che mirava a promuovere la scelta di una lingua internazionale pianificata ad uso ausiliario. Promotori ne erano il filosofo francese Louis Couturat e il matematico Léopold Leau. La Delegazione, ricevuta l'adesione di numerosi gruppi scientifici, nonché di singoli studiosi, operò a fondo per diffondere le proprie idee, finendo col proporre alla Società Internazionale delle Accademie di esercitare una scelta tra le varie lingue artificiali fino ad allora proposte. Dopo il rifiuto della società in questione, il Comitato esecutivo della Delegazione si riunì a Parigi alla fine del 1907, scegliendo, tra i vari progetti presentati, l'Esperanto, che avrebbe però dovuto essere sottoposto ad alcune riforme, descritte in una opera pubblicata da un anonimo « Ido » (in Esperanto: 'figlio').

Così nacque appunto l'Ido (« figlio dell'Esperanto »), in rottura con gli esperantisti, che non erano d'accordo con le riforme dell'anonimo « Ido ». Anche all'interno della Delegazione ci furono rotture, segnatamente tra Giuseppe Peano e Louis Couturat. Poi tra Couturat e Edgar von Wahl. Ognuno seguì la sua strada. L'Ido, energicamente diffuso da Couturat, coadiuvato da Louis de Beaufront, ebbe un certo successo malgrado le radicali e periodiche riforme cui l'Accademia idista lo sottopose.

Il successo dell'Ido in Svizzera è stato franco e indiscutibile, specialmente nella Svizzera di lingua francese, ma anche in quella alemannica. Durò solo fino alla pubblicazione di linguaggi più « naturalistici », ossia più vicini alle lingue neolatine attuali.

Il movimento idista è stato assai interessante anche sul piano sociologico, tra il 1920 e il 1930. In seguito, dal movimento idista si separarono gruppi che volevano ulteriormente riformare la loro lingua, oppure gruppi che intendevano diffondere linguaggi presentati più tardi (p.es. l'Occidental, e poi il Novial). Negli ultimi anni l'Ido è praticamente scomparso: il suo periodico appare ormai solo sporadicamente.

L'Occidental e il Novial

Nel 1922, l'estone-tedesco Edgar von Wahl pubblicò l'Occidental, la prima lingua pienamente elaborata, di tipo « naturalistico », ossia tendente ad una somiglianza ravvicinata con le lingue neolatine. L'Occidental, ribattezzato Interlingue nel 1946 (per ragioni politiche), dopo un inizio decisamente favorevole, ebbe molto a soffrire per la comparsa dell'Interlingua, nel 1951, ancor più vicina alle lingue neolatine che non l'Occidental.

I primi discepoli di von Wahl furono svizzeri, segnatamente romandi (svizzero-francesi), con a capo i dirigenti della Società idista romanda, guidata da Ric Berger. Fondarono un periodico, *Helvetia* (poi: *Svissia*), che fu il secondo dopo il periodico *Kosmoglott* (poi: *Cosmoglotta*). Altri gruppi seguirono, separandosi dal movimento idista tra il 1923 e il 1935, in Austria, Germania, Svezia, Svizzera tedesca, Francia (Parigi). In seguito al peggioramento della situazione internazionale il movimento occidentalista fu centralizzato in Svizzera (e in Svezia) nel 1935. La Svizzera ne è rimasta il centro a lungo. Il periodo di massimo sviluppo dell'Occidental si ebbe tra il 1948 e il 1958 (quando il progetto ormai si chiamava già « *Interlingue* »). Esistevano gruppi in numerosi paesi europei (Svezia, Germania, Gran Bretagna, Francia, Italia, Austria, Cecoslovacchia, Danimarca, Svizzera) e anche altrove (Giappone). Si pubblicavano periodici internazionali e regionali. In Svizzera ne apparivano tre: *Cosmoglotta*, un mensile estremamente ben curato, redatto da Alphonse Matejka. Non si può escludere che l'Unione svizzera per l'Interlingue avesse avuto ai tempi d'oro più di 300 membri.

Un'altra lingua proposta, moderatamente « naturalistica », è stata il Novial (in Novial: « *Nov International Auxiliari Lingue* »), presentata da Otto Jespersen nel 1928. Nel 1934-5 Jespersen riformò ampiamente la sua lingua per avvicinarla ai principî di Edgar von Wahl. La lingua di Jespersen ebbe solo un modesto successo, e scomparve, con il suo autore, nel periodo nero della seconda guerra mondiale.

Il Neolatino

Un esperantista di Basilea, André Schild, pubblicò nel 1947 un progetto di lingua artificiale che in un qualche modo rappresentava un calco di un italiano « spagnolizzato », chiamato appunto Neolatino. Il progetto attrasse qualche aderente, specialmente nei paesi dell'Europa occidentale. In seguito, Schild aderì all'Interlingua, che l'IALA avrebbe pubblicato pochi anni dopo.

L'IALA

L'IALA (*The International Auxiliary Language Association*), creata negli anni '20 dal milionario (e ambasciatore americano in Belgio) Dave Hennen Morris (per interesse probabilmente di sua moglie, Alice, nata Vanderbilt), ebbe un ruolo importante nell'interlinguistica, facilitando i contatti tra gli studiosi. Nel 1947 l'IALA decise di passare alla « pratica », ossia all'elaborazione in proprio di una lingua artificiale.

Nel 1951, l'allora direttore dell'IALA Alexander Gode von Aesch, pubblicava il dizionario fondamentale dell'Interlingua (questo fu il nome scelto), e, poco più tardi, la grammatica. Il linguaggio attrasse alcuni interessati, in particolare dal movimento per l'Occidental. Oggi si pubblicano operette in Interlingua, un periodico centrale (« *Panorama de Interlingua* »), e alcuni periodici regionali. L'Interlingua pare ottenere ancora un certo successo d'interesse e di dedizione.

L'Interlingua fu introdotta in alcuni periodici americani (poi anche europei) come lingua in cui si traducevano i riassunti degli articoli scientifici che vi apparivano. È difficile dire quanti fossero stati i

periodici in questione, forse in tutto una ventina. Oggi comunque quest'uso dell'Interlingua sembra essere da tempo scomparso.

Nel 1957 due svizzeri, l'ex occidentalista Ric Berger, e André Schild, ex esperantista (poi autore di un progetto altamente « protipico », il Neolatino), decisero di fondare l'*Union Mundial pro Interlingua* (UMI), che ebbe sede quindi in Svizzera (ora la sua sede è in Danimarca). Pubblicarono un periodico, *Currero international*, che appare, oggi, ogni due mesi appunto in Danimarca, ormai sotto il nome di *Panorama*. Gradatamente, si formarono gruppi nazionali e regionali. I più attivi sono le associazioni di Francia, Svezia, Danimarca, Stati Uniti ed Inghilterra. La caduta dei regimi dell'Europa dell'Est ha giovato al movimento per l'Interlingua (invece non ha portato a sostanziali cambiamenti ai movimenti idista ed occidentalista). Ogni due o tre anni l'UMI organizza convegni internazionali per l'Interlingua, cui partecipano tra le 20 e le 40 persone.

La scienza interlinguistica

Il termine d'*interlinguistica* nasce nel 1911, sotto la penna del belga Jules Meysmans. L'interlinguistica, come riflessione a proposito dell'azione umana cosciente e creatrice sul linguaggio, è però beninteso precedente, e, nella sua forma attuale, risale alla metà del secolo scorso. Secondo Meysmans, l'interlinguistica rappresenta lo studio delle regole « naturali » da utilizzare nella costruzione d'una lingua artificiale ausiliaria.

Le definizioni presentate più tardi sono sovente più ampie, siccome l'interlinguistica viene considerata intanto un ramo della linguistica sintetica (pianificatoria, o sintetizzatrice), che elabora strategie e tecniche per guidare in genere l'evoluzione delle lingue, ed eventualmente anche per costruirne una. Si tratta della definizione ammessa anche da Eugen Wüster (1931 e 1955), nonché dai congressi dei linguisti di Ginevra (1931) e di Parigi (1948).

Per Jespersen (1930), l'interlinguistica è quel ramo della linguistica che esamina le strutture e i fondamenti di tutte le lingue per trarne norme per costruire l'« interlingua », ossia le lingue ausiliarie da utilizzare tra persone di lingua diversa. D'analogia opinione era Denes Szilágy (1929), che definiva l'interlinguistica *come scienza descrittiva* (o comparativa, come afferma Neergard), e *come scienza normativa* (che elabora quindi la teoria e la tecnica della pianificazione). Secondo questi autori, l'esperantologia è un ramo dell'interlinguistica, che si occupa dello studio dell'Esperanto.

Col tempo sono sorte però anche definizioni più restrittive dell'interlinguistica, o, di converso, anche definizioni troppo vaghe perché troppo ampie (estese).

Per esempio, per M. Monnerot-Dumaine (1960), l'interlinguistica è la scienza che studia il problema della comunicazione internazionale. Per l'Enciclopedia *Brockhaus* (1970), l'interlinguistica si occuperebbe dell'esame delle condizioni di usabilità di una lingua artificiale. Per Ebbe Vilborg (1967), l'interlinguistica sarebbe la scienza generale delle lingue pianificate. Infine, per Gaston Waringhien (1958), l'interlinguistica si occuperebbe esclusivamente dello studio delle *condizioni sociologiche, culturali e linguistiche* riguardanti il funzionamento di una lingua usata nelle relazioni tra persone di lingua diversa. Per Waringhien, quindi, difficilmente potrebbe esistere un'interlinguistica che si differenzi dall'esperantologia.

Uno dei maggiori studiosi contemporanei d'interlinguistica, Detlev Blanke, sottolinea due aspetti centrali nell'interlinguistica: la ricerca linguistico-sociale sull'uso delle lingue pianificate, e la costruzione di linguaggi parziali, settoriali, in funzione del progredire delle scienze.

L'interlinguistica come scienza multidisciplinare

L'interlinguistica, in genere, si occupa del corpus comportamentale *osservato nella comunicazione tra persone di lingua diversa*, che comunicano tramite una lingua seconda, eventualmente 'artificiale' (pianificata specificatamente per una 'comunicazione interlinguistica'). Questo *corpus* viene studiato applicando una 'griglia' multimodale a matrice sociologica, linguistica, semiologica e psicologica.

Esistono due modalità di valutare i dati proposti dell'interlinguistica. Per cominciare, esiste un'*interlinguistica descrittiva* (o *comparativa*), che elabora l'analisi dei singoli sistemi, e l'analisi comparativa dei sistemi tra di loro; esiste poi anche un'*interlinguistica costruttiva* che elabora principi e metodi generali di pianificazione, e presiede all'elaborazione delle singole lingue (o di campi del linguaggio in questione). La prima modalità risponde alla domanda *Com'è?* La seconda alla domanda *Come si fa?*

L'interlinguistica è quindi una scienza che deriva le sue modalità di ricerca e di applicazione dalle scienze linguistiche, sociali, e psicologiche.

La scuola interlinguistica detta « autonomistica »

La scuola interlinguistica detta « autonomistica » sostiene che una lingua dev'essere autonoma, ossia far derivare i lessemi da un gruppo di lingue, o da una singola lingua, ma deve disporre di regole che ne permette la combinazione secondo leggi interne, di solito fondate sull'analogia. È il caso dell'Esperanto e dell'Ido, chiamate anche lingue « schematistiche ». Per quanto i singoli lessemi fondamentali siano riconoscibili ad un poliglotta, i derivati non sempre lo sono, proprio perché la derivazione segue leggi proprie, in analogia all'italiano. In Esperanto, se *skribi* significa 'scrivere', 'io scrivo' si dirà necessariamente *mi parolas*, anche se nelle lingue neolatine la flessione è differente. Non solo: *-as* è il suffisso generale che indica sempre la forma verbale attiva. Se ne può per esempio trarre anche espressioni inesistenti in italiano, come *mi patras* ('io faccio da padre, io sono come un padre').

Le lingue dette « autonome » hanno dunque regole abbastanza precise, che funzionano sul piano analogico, e che danno a queste lingue un aspetto a volte un po' meccanico, ma anche la loro facilità d'apprendimento, ed un'indubbia ricchezza espressiva.

La scuola interlinguistica detta « neolatina » o « naturalistica »

A dire il vero, i suoi rappresentanti parlano piuttosto di una scuola « naturalistica », tuttavia, chiaramente, alludono ad una « naturalità » per quanto possibile vicina ad una naturalità *neolatina*. È evidentemente immaginabile anche una « naturalità » diversa, p.es. *pangermanica* o *panslava*. Trattasi d'una scuola nata alla fine dell'ottocento, e non recentemente, come a volte si afferma.

Assunto ideologico fondamentale della scuola « naturalistica » è la nozione, o quanto meno la presunzione, che la moderna civiltà abbia un'origine esclusivamente greco-latina; viene poi sottolineata l'*universalità* di tale civiltà, per cui vere « lingue di cultura moderna » possono essere solo le lingue occidentali, delle quali si sono impadroniti anche gli abitanti europeizzati d'altri continenti. Non che « gli altri » non contino, ma non fanno parte dell'universalità greco-latina. A sostegno di questa tesi viene sovente esposta nella sua forma più estrema l'*ipotesi etnolinguistica* detta di *Sapir-Whorf*, secondo la quale la

struttura della lingua determina la struttura del campo della conoscenza, dal quale non è possibile « evadere ». Le lingue occidentali (romaniche, germaniche, slave) avrebbero una *struttura sintattica e semantica* ampiamente simile, chiamata *Standard Average European* (SAE), che determina nei loro locutori una *forma mentis* comune. A questa *forma mentis* comune, linguisticamente predeterminata, sarebbe dovuta la preminenza europeo-americana nel campo scientifico. Per i rappresentanti di questa scuola una lingua non può essere in nessun modo « inventata », perché nessuno può uscire dai suoi limiti conoscitivi. Pertanto una lingua pianificata è in un qualche modo un calco delle lingue esistenti, e null'altro.

Secondo i teorici di questa scuola, quindi, non ha senso costruire una lingua come p.es. l'Ido o l'Esperanto: basta infatti estrarre dalle lingue europee (e segnatamente da quelle più profilate dal punto di vista scientifico e culturale) la quintessenza, ottenendo « automaticamente » una lingua che ripropone in forma pura il fondo etnico e culturale euro-americano, l'unico che ha saputo imporsi anche su altre civiltà. Ora, il fondamento linguistico della scienza e della cultura euro-americane è d'origine greco-latina. Così la scuola si rifà alle lingue neolatine, e tenderà alla costruzione di una lingua che sia immediatamente comprensibile a tutti coloro che ne conoscano una o due, e quindi facciano parte dell'*élite* culturale dell'Europa occidentale. Sul piano teorico, se ne deduce poi la scarsa importanza di una normalizzazione semantica, perché essa, in questa prospettiva, accade « naturalmente ».

La scuola neolatina in realtà si differenzia in due scuole diverse.

La prima è detta « scuola modernizzante » (o « empirica »), iniziata con il *Cosmo* di E. Lauda (1888), e con il *Mundolingue* di Julius Lott (1890). A questa scuola appartiene anche l'*Idiom Neutral* (1902). Si basa su di un concetto di *Romània* (insieme dei popoli culturalmente « romani », ovvero sotto influsso della civiltà grecolatina) piuttosto ampio. « Culturalmente » secondo questa scuola tutti gli europei sono « grecolatini » (anche gli slavi); linguisticamente la lingua latina, nelle sue varianti moderne, è fondamentalmente presente in tutte le lingue parlate. Questa scuola scarta gli arcaismi latini non penetrati nelle lingue moderne (neolatine e no), e accentua gli elementi comuni alle lingue europee, anche se non sono di origine neolatina. In genere, in questa scuola la lingua inglese viene considerata come una lingua essenzialmente neolatina.

L'altra scuola è quella detta « prototipica » (o « etimologica »), che si basa sul concetto di *Ursprache*. In altre parole, viene assunta come fondante una teoria della « purezza » linguistica neolatina, che sarebbe la sola depositaria (sul piano linguistico) del SAE di Whorf. Quindi una lingua che rappresenti il SAE non può essere che una perfetta lingua interromanica, che si rifà a modelli prototipici latini. L'inglese, secondo questa scuola, è una lingua neolatina solo nella parte del suo vocabolario derivata dal latino. Anche questa scuola è tutt'altro che recente: i primi saggi con queste tesi sono stati pubblicati dall'ungherese Alberto Liptay nel 1890, con la sua *Langue catholique* (intendeva: « lingua universale »). A questo gruppo appartiene ancora il *Latino sine flexione*, di Giuseppe Peano, del 1903.

Opere consultate

Stefano Bakonyi: *Civilisation e lingua universal. Essayo historico-cultural e linguistic.* Escholzmatt CH 1978: Hugo Fischer.

Véra Barandovská: *Enkonduka Lernolibro de Interlingvistiko.* Sibiu 1995: Editura Universitatii din Sibiu, Akademio Internacia de la Sciencoj San Marino.

Detlev Blanke: *Internationale Plansprachen. Eine Einführung*. Berlin-DDR 1985: Akademie-Verlag. /Sammlung Sprache N° 34/.

Karl Brugmann, August Leskien: *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen*. Strassburg 1907: Trübner.

Tazio Carlevaro: Bâlaibalan. In: *Literatura Foiro*, 8 (1977) 43-44.

Tazio Carlevaro: Novlatinoida tendenco 1880-1900. In: *Literatura Foiro* (Genève): 11(1980)60.

Joaquin Carreras y Artau: *De Ramón Lull a los modernos ensayos de formación de una lengua universal*. Barcelona 1946: Consejo superior de investigaciones científicas.

Paolo Castellina, H. Pellegrini, T. Carlevaro: *Interlingua. Lingua internazionale*. Borgonovo (CH) 1991: Union Interlingua de Helvetia.

Paul Cornelius: *Languages in Seventeenth- and Early Eighteenth -Century Imaginary Voyages*. Genève 1965: Droz.

Louis Couturat, Léopold Leau: *Histoire de la langue universelle*. Paris 1903. Ora ripubblicato da Olms, Hildesheim - New York, in red. di Reinhard Haupenthal, 1979, con *Les nouvelles langue internationales*, 1907.

A. Creux: *De Auli a Occidental*. Chapelle (CH) 1932: Institute Occidental.

Jan Baudouin de Courtenay: Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen (1907). Ora in: *Plansprachen* (1976)

Peter G. Forster: *The Esperanto Movement*. The Hague 1982: Mouton.

Otto Funke: *Zum Weltsprachenproblem in England im 17. Jahrhundert*. Heidelberg 1929: Carl Winter.

Alexander Gode: *Interlingua-English. A Dictionary of the International Language*. New York 1951: Storm.

Alexander Gode, Hugh E. Blair: *Interlingua, A Grammar of the International Language*. New York 1955 (2-a ed.): Storm.

Richard Hamel: *Die reaktionäre Tendenz der weltsprachlichen Bewegung*. Halle 1889: Tausch und Grosse.

Reinhard Haupenthal (red.): *Plansprachen*. Darmstadt 1976: Wissenschaftliche Buchgesellschaft

Reinhard Haupenthal: Was ist und zu welchem Zweck betreibt man Interlinguistik?. In: *La Monda Lingvoproblemo* (Den Haag: Mouton) 1971/8.

Henry Jacob: *On the Choice of a Common Language*. London 1946: Pitman.

Otto Jespersen: *An International Language*. London 1928: Allen-Unwin.

Otto Jespersen: *Novial Lexike*. Heidelberg 1930: Carl Winter.

Andrew Lange: *The Artificial Language Movement*. Oxford, New York 1985: Blackwell, Deutsch.

James Knowlson: *Universal Language Schemes in England and France 1600-1800*. Toronto 1975: University of Toronto Press.

W.J.A. Manders: *Interlingvistiko kaj Esperantologio*. Purmerend 1950: Muusses.

Gustav Meyer: Weltsprache und Weltsprachen (1891). Ora in: *Plansprachen* (1976).

M. Monnerot Dumaine: *Précis d'interlinguistique générale et spéciale*. Paris 1960: Maloine.

Occidental die Weltsprache (red. E. Pigal). Stuttgart 1930 (3-a ed.): Franckhe.

Hermann Ölberg: Zur Grundlegung der Interlinguistik (1954). Ora in *Plansprachen* (1976).

Paolo Rossi: *Clavis universalis. Arti mnemoniche e logica combinatoria da Lullo a Leibniz*. Milano-Napoli 1960: Ricciardi.

Klaus Schubert (red.): *Interlinguistics. Aspects of the Science of Planned Languages*. Berlin 1989: Mouton, De Gruyter

Hugo Schuchardt: *Weltsprache und Weltsprachen: An Gustav Meyer*. Strassburg 1894: Trübner

Hugo Schuchardt: *Weltsprache und Weltsprachen: An Gustav Meyer*. Strassburg 1894: Trübner

M.M. Slaughter: *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*. Cambridge 1982: Cambridge University Press.

Harry Spitzbart: Weltsprachen und Welthilfssprachen. In: *Zeitschrift f. Phon., Sprachwiss. u. Kommunikationsforschung*. Berlin DDR, 1973, N° 6. (Tratta particolarmente della 'lingua perfetta'.)

István Szerdahelyi: Interlinguistik: Ziel, Gegenstand, Methode (1965). Ora in: *Plansprachen* (1976).

Valter Tauli: *Introduction to a Theory of Language Planning*. Uppsala 1968: Almqvist & Wiksell.

Tazio Carlevaro (*1945) ha studiato medicina a Zurigo (Svizzera), diplomandosi nel 1972. Specializzato in psichiatria e psicoterapia, è membro della FMH, e lavora a Bellinzona, Ticino. Era attivo nel movimento esperantista, pur conoscendo bene l'Ido, l'Occidental / Interlingue, l'Interlingua e il Volapük.

Claude Piron

Esperanto: A new Form of Humanism

A Humanistic Commitment

Nothing, it seems to me, is capable of defining humanism more appropriately than the famous line from the Latin poet Terence: *Homo sum: humani nil a me alienum puto*. "I am a man: nothing human is alien to me." At the base of this concept is a sense of solidarity uniting the humanist with all persons, regardless of their race, religion, or culture. To be a humanist is, fundamentally, to love human beings; and to love them, in the deepest sense, is to want them to develop according to their own nature, to have the desire to relate to them and know them, to care for them, and to respect them in their entirety.

All of these elements are to be found at the root of the Esperanto phenomenon. It may appear strange for someone to dedicate a number of hours to the assimilation of a language almost completely useless in commerce and industry, a language that the diplomatic world ignores, that scientists can apparently do without, and that is not tied to a centuries-old culture. But the person who is skeptical about such a linguistic pursuit is not aware of how richly rewarding it may be emotionally, nor of how satisfying the feeling can be of participating in a wide-ranging activity intended to promote the psychological maturation of human society.

In order to become fully mature, one must abandon both infantile self-centeredness and abstract adolescent idealism. And people, in their relations with the wide world, face the temptation of clinging to these two immature attitudes. The first, the infantile, encompasses a tendency to lock oneself blindly within one's material interests. Once having fallen into this trap, an individual often becomes cynical, unaware of the fact that what he is hiding under his so-called "realism" is actually only a self-centered withdrawal into a protective cocoon that provides shelter from wider

responsibilities. The other temptation, typical of adolescence, is to allow oneself to be governed by an abstract idealism. The head is filled with ideas of self-dedication, and the heart beats fervently for the Third World and all humankind; an emotion vibrates every time one thinks about the victims of one dictator or another, or one or another unjust regime. But concretely, practically one does nothing, and continues to live one's small life, though not without a dull sense of guilt. Esperantism, the use and advocacy of Esperanto, proposes a commitment that guards against this double stumbling-block, and its effects are far more profound than might be apparent at first glance.

It prevents stumbling into cynical self-centeredness, because it does not satisfy a purely material or immediate self-interest, and invites you to come out of the protective shell mentioned above. And it prevents stumbling into nebulous idealism, because it is based on a concrete reality, embodied in a veritable means of communication which when appropriately mastered enables you to engage in dialogue with a community of people from all countries and social environments. Names such as Poland, Japan, Brazil, and Iran evoke in the ordinary citizen pictures from a newspaper or television program, or perhaps memories of a vacation. In the Esperanto speaker they evoke a face, an address, a face-to-face exchange or one by letter, tape or e-mail. It is always a matter of people meeting people, of their getting in touch with each other and being capable of directly expressing their ideas about life, or of sharing their joys and torments. Contrary to a widespread opinion, English does not enable a similar type of dialogue, for two reasons.

For one, in the majority of countries it can be used only by a socio-economic and scientific-intellectual elite. For another, even if a non-native English speaker seems to have mastered it almost perfectly, he never senses it as a true personal possession, but always as something foreign that demands more cerebral energy than use of the native tongue. For structural and other reasons, Esperanto once learned is never experienced as foreign.

True Respect to a Foreigner Entails Linguistic Respect

Twentieth-century society has yet to experience a great awakening in regard to language. It speaks much of intercultural communication, international cooperation, technical assistance and so forth, but so far it has not realized that all of this requires a means of mutual understanding. How are you to help someone, at least at a sufficiently meaningful level, without being able to make yourself clear? And how can you make anything clear if a common language is not at your disposal? Isn't there something arrogantly disrespectful in the attitude of the person who from the beginning, while claiming to help somebody else, forces his own language on the other, with the mental structures it embodies and all of his own cultural background? To force on a Burmese, a Thai, a Polynesian, a Bantu tribesman – none of whom are familiar with conjugations in the Western sense of the word – a language such as English or French, in which dealing with things in the past requires subtle distinctions among, say, *he went*, *he would go*, *he was gone*, *he had gone*, *he had been going*, *he used to go*, and so forth, is to force the person with whom one is speaking to adapt to a form of mental gymnastics that is not justifiable from the point of view either of communication or culture. Esperanto, like the majority of languages, has only one past tense, and the nuances expressed in Western languages through an extremely complex conjugation are translated by other linguistic means, as in the languages of the peoples referred to above.

To impose English or French is, moreover, to make use of a language with a multifaceted historical and political background that for many is a symbol of humiliation. These languages are associated everywhere in the world with memories of economic and cultural oppression, or of colonial administration, and these memories cause mixed feelings: beneath the respect shown to the stronger party, and the desire to learn his language well, quite often lurk envy, jealousy, and hatred. Many Americans who see themselves as sincere, well-intentioned altruists find themselves bewildered at the extent to which people elsewhere in the world hate them in spite of their good-heartedness. They are not aware of the humiliating and traumatic effect brought about by the constant imposition of their language on others. Our language is an important element of our identity; it is our way of thinking and feeling; it is our very self. When we abandon it in deference to another's language, because his superior strength forces this upon us – a constant occurrence nowadays with English in cross-cultural contacts – we feel resentment, perhaps even a desire for revenge, against the one who forces us to adapt and who acts as if this were normal and to be expected, unaware of the sacrifice we are making for him.

Esperanto, on the other hand, evokes no idea of domination. To tell the truth, it has traditionally been regarded as worthless by the rich and powerful. Long disdained by intellectuals, ignored by linguists, looked down on by snobs,

and persecuted by dictatorial regimes, its diffusion has come about owing only to its own intellectual and moral qualities. It has never been supported by the force of money or weapons, nor even by the recommendation of a powerful government. In this respect, also, it corresponds to a humanist ideal. One of the bases of humanism is a sense of human dignity, in conjunction with the will never to attempt to solve problems by means of violence. Humanism always prefers intelligence to force. If we possess the sincere humanistic desire to relate to human beings in general and not merely to those of our own class and geographic area, then we want to know what they experience, think and feel, and to communicate to them what we experience, think, and feel. What contribution is offered to this by irregular verbs, wandering accents, exceptions in the plural, and a system of derivation that often borders on the totally incoherent?¹ All of these arbitrary elements – however lovable from a national, historic and cultural viewpoint for the concerned people – inhibit the spontaneous expression of thought by the foreigner, the more strongly as the structure of his or her native language varies from the Western norm. None of them add anything whatever to communication. Human respect demands that persons who wish to relate to each other across language barriers choose a language as free as possible from arbitrary elements that lack informational value. To require a Japanese or Turk to learn a series of separate forms such as *tooth, teeth, dental, dentist*, while in his own language it is enough to know the basic word and himself derive the others (just as in Esperanto: *dento, dentoj, denta, dentisto*) is to impose a hardship upon him that nothing can justify. Furthermore, in this example, English creates a specific discomfort because of the /th/ sound, which three fourths of humankind do not learn as children. Because it is not logically justifiable, the inconsistency of such forms is sensed as an arbitrary whim, as the caprice of a ruler who takes advantage of his superior power to force his subordinates to perform gymnastics that are totally unnatural to them. Only the adoption of a language free of arbitrary and senseless elements makes it possible for persons with differing native languages to communicate among themselves, while respecting at the same time the integrity of each party's cultural background.

Even Linguistic Structures Can Be Democratic

This refusal to oppress, to violate, to warp, which lies at the heart of the idea of a language enabling all peoples to relate as equals, is woven into the very structures of Esperanto. Languages such as French, German, and English function as if by edict from a centralized monarchy of the ancient regime. In contrast, Esperanto is a language with a democratic, federative character. In the former, the roots of words tend to be broken up and all types of exceptions abound, which means that the various concepts are not equally able to be expressed.

When you pass, in French, from *voir* to *vu, vîmes, visuel, visible*, or, in English, from *see* to *saw, sight, visual, visible*, you damage the basic word, so to speak, to such an extent that in French only letter *v* resists the various transformations, while in English it is necessary to juggle with the strange alternation *s/vis* for the same concept. In Esperanto you say *vidi, vidita, vidis, vido, vida, videbla*, and the root *vid* remains untouched, constant, always respected in its own individuality whatever its role in the sentence, and whatever the concepts it helps to express.

In Western languages, word order is to a great extent arbitrarily fixed, as if by some central power. If you speak English, you are not permitted to say *I him see*, you have to say *I see him*. In French, a literal translation from the English is not possible: you must say, not *je vois le*, but *je le vois*. There is a lack of freedom. In Esperanto, *mi lin vidas* is just as correct as *mi vidas lin*. Expression in this language occurs through a cooperative interplay of independent units, whose physical integrity and freedom of movement are constantly respected. The practical result of such a structural system is that you learn the language more by intelligence than by memory. And an invitation to be intelligent is not only more effective and agreeable, it is also a proof of esteem for the foreigner, and a way of treating him as a fully enfranchised person.

To propose the use of Esperanto is to say to the person with whom you intend to relate: "I don't want you to be embarrassed about your pronunciation. I don't want you to make mistakes that could make people laugh at you. I don't want you to stammer or to be unable to say what you mean because the vocabulary of my language is too complicated for you to master it perfectly. Therefore I propose we use a language in which your local pronunciation will be respected equally with mine to as large an extent as possible, a language whose grammar has been devised so that you will not make more mistakes than I do, a language whose lexicon follows the psycholinguistic laws of spontaneous

¹ Just think of the switch of meaning between *hard* and its derivative *hardly*: *I worked hard* vs *I hardly worked*.

expression so closely that the word needed will present itself to you in the same moment in which your thought is formed. In such a way, when we speak together, you will not feel foreign."

And indeed, Esperanto is arranged in such a way that you experience a kind of great liberation in the formulation of your thoughts. We have forgotten that when we were young children we enjoyed a burgeoning linguistic creativity. We did not strictly imitate the language of the grown-ups, but recreated it from within, tearing the words apart and putting the pieces together again in accordance with our perception of their logic. *My foots*, a child says, or *he comed*. This is the natural way of expressing oneself. Children also form words like *unmarry* instead of *divorce*. For years they continue creating words and grammatical rules using basic material drawn from the language of older people. But little by little this linguistic creativity disappears, as the grown-ups explain to the little one, when he or she creates an unsanctioned word, that this is called "wrong," and the school afterward takes pains to eliminate as completely as possible the spontaneous creations and the personalized spelling.

Of course, the parents and the school are right. The child must indeed assimilate correct usage and learn how to handle correctly the national or regional language. His or her future depends in part on an adequate mastery of his or her mother tongue. It is nonetheless a pity to eliminate in this way, without compensation, the child's valuable creative ability. Esperanto makes it possible to recover this fundamental creative tendency without even slightly harming the attained mastery of the native language. One of the experiences most striking to Esperanto teachers is to witness the pleasure that adults show when, applying the basic rules of Esperanto word formation, they produce a new word on the spur of the moment and joyfully realize that they have been immediately understood. The rules of word formation in Esperanto are quite similar to the principles followed by a child's spontaneous language creation. This pleasure opens to the students a door that was closed in their childhood, and this is a psychological enrichment that should not be underestimated.

A Universality of Linguistic Laws

But of most interest to us here is the observation that this childish language formation develops in accordance with the same laws all over the world. The forms differ according to the child, of course, but the manner in which they are produced is everywhere identical.

When you approach comparative linguistics, you at first marvel at the fantastic diversity of human languages. But if you delve further into its study, you'll soon notice that this superficial diversity of forms conceals a remarkable identity at the deepest level. What do a Malay, an Iranian, a German, a Japanese, and an Israeli of Moroccan descent have in common culturally? Not much. Yet, in each of their languages the word meaning "hospital" is formed in the same way with two elements, one of which means "house" and the other "sick persons." What is common, historically, to a Frenchman, a Chinese, and a native speaker of Swahili? Almost nothing. And still, in their languages, the word "invisible" consists of the same three elements: one for expressing negation, one for sight, and one for ability.

In making word formation explicit and transparent, Esperanto reveals something universal in the process by which the human mind analyzes reality. It captures the concept at the level where it is formed, and thus creates at the same time a deepening and a broadening of the mental experience: a deepening, because it goes down to a more primordial level than that of the forms used in ethnic languages; and a broadening, because it brings with it the discovery that our manner of expressing ourselves, if one scrapes away the external covering, extends to all peoples of our planet. In this respect, also, Esperanto proves to be perfectly humanistic: this dual expansion, vertical and horizontal, gives rise to a better knowledge and understanding of humanity at large.

Furthermore, if Esperanto attains a level more universal than the other languages, it is not in the abstract, but through a very concrete system. It uses words, not formless concepts, and each word has its own identity, musically, rhythmically, etymologically, and emotionally.

The Contribution of Individual Cultures

While every language provides an analysis of the reality shared by all humankind, it also has its unique way of expressing the particular culture, history, and ways of thought and feeling typical of the people who use it. This is the reason why untranslatable concepts exist in every language.

The Esperanto lexicon consists chiefly of borrowings of such words and notions. As a result, the words have passed over to the international language carrying with them most of the harmonics of the original language. When a speaker of Esperanto says *krevi* as a slang way of expressing the idea "dying", the atmosphere of the word is purely French, but when he says *hejma* (hey'mah) he evokes a typically Germanic atmosphere: that warm relation to the house and the family – the home – that no French word can similarly express. And when he says *klopodi*, to express a striving or effort directed to a defined goal, he speaks from a cultural world specifically Slavic in nature.

It is clear that universality, for the user of Esperanto, is always embodied in something individual, concrete, living. This is perhaps why many Esperantists are so strongly tied emotionally to their own home area, to their particular roots. They love their region, their piece of the earth, and they love making it loved by others.

A similar observation may be made about literature. Esperanto speakers like to share the beautiful achievements of their culture. Because of this they are constantly translating, with love, the most noteworthy texts produced by their writers and an impressive proportion of their songs. Who can read Swedish poetry, Hungarian drama, Japanese historical texts, and the great epics of Finnish, Estonian and Argentinian literature from translations as reliable as those in Esperanto (because made by a person from the very country)? Esperanto had scarcely penetrated into Pakistan, when a noteworthy Slovakian anthology appeared in Esperanto translation. Nobody knows if the young Pakistani Esperantists will want to read the works in this collection, but if they do they will be able to. Esperanto opens to them the door of a literary world to which neither their native nor a foreign language would enable their approach and easy access.

I once visited an extremely poor Italian Esperantist, a working woman, who lived in a kind of shack without running water or electricity. On the single bookshelf I could see, among other things, a book of Estonian literature, a collection of fables translated directly into Esperanto from Bengali, and a South American work. I have found a similar cultural diversity on many occasions, for example in a Chinese home in Singapore, in a Brazilian attorney's library, and during an Esperanto meeting in the Netherlands.

The Human Being: Collectively Universal and Individually Unique

To rejoice, to suffer, to doubt, to love, to hate, to fear, to grieve, to hope – these are universal human experiences. But the forms in which they are manifested, the situations that evoke them, the responses they elicit are different, depending on the society and the person. To become acquainted with the literatures of the world means to start becoming acquainted simultaneously with the universality and the diversity of humanity.

Cultures are like people. All of us have a face, but no one has a face identical to his neighbor's. Esperantic humanism consists to a great extent of the following: to discover the face in its being apart, unique, irreplaceable; but to uncover also that it is a human face, and thus able to be known, understood, and appreciated, so that a meeting can serve as a starting point for working together, exchanging confidences, or participating in communal responsibility, and thus as a basis for a valuable ethical enrichment.

This desire to present the human individual in both aspects, universal and unique, has presented to the world a newborn cultural phenomenon, until now not widely known: an original literature, the literary medium of which is Esperanto. From the first appearance of the language, those who learned it felt the need to use it in literature. The works, awkward at first, became more and more polished, and several great poets and novelists transformed the somewhat rigid code of the early period into a language extremely flexible, dynamic, and expressive. The general public knows nothing of this. It imagines (or at least that part of it that has heard anything about the language) that Esperanto is now just as Zamenhof, its initiator, presented it. This is not true. Several highly talented writers have strongly influenced the language, and the ability to take advantage of their enhancement has been an immeasurable boon to Esperanto.

The goal of Esperanto is to serve as a bridge among cultures. This may be why those who originally wrote in this language often treated themes involving a plurality of nations or of viewpoints. For example, several novels of the Hungarian Baghy deal with the Russian civil war, which the author lived through in Siberia during the 1920s, and present the events equally from the Red and the White Party viewpoints. The masterpiece of the French writer Raymond Schwartz, *Kiel Akvo de l' Rivero* (Like Water from the River), takes place during the two world wars, at times in France, at times in Germany, but the situations are perceived from within, so to speak, in accordance with alternating German and French perspectives. For these and many other works, there is no doubt that the original literature in Esperanto presents in itself a great contribution to true humanism, regarded as essentially universal.

By its very nature, humanism entails a tendency to overcome national boundaries, and thus inclines toward universality. Many forms of humanism in history have utilized a language that did not belong, or no longer belonged, to a nation, such as Wenyan (the ancient written Chinese language) in the Far East, Sanskrit on the Indian subcontinent, or Latin in Europe. In this way the members of the elites over wide parts of the world communicated among themselves without the feeling of being foreigners one to another.

Humanism: Meeting the Other as an Equal

Nowadays, public education and the media have developed to such an extent that to use an international language restricted to an elite and to only part of the globe would be archaic. Besides, classical humanism, if not corrected in some way, presents the risk of instigating a flight into the past. But the idea that people must be able to meet each other as people whatever their native language has in no way lost its timeliness.

In order that people cease to be foreign to each other, they have to be able to meet as equals on the most specifically human terrain, the terrain of dialogue, of intercommunication, the idea being that everybody, conserving their own language and culture, may be able to make authentic contact with the rest of the world without having to clothe themselves in the identity of another country.

Interest about real people in the extraordinarily diverse situations in which they are found, attraction to the multi-colored cultural panorama to which human societies have given birth, a respectful consideration to the members of other peoples and social classes, regarded as our equals in dignity however much they may differ from us – these are the basic attitudes that Esperantic humanism promotes and develops.

To believe that these attitudes will be able to spread rapidly to all people, or even to those in the world who forge public opinion, would be to fall into a regrettable utopianism. In order to love our human brothers and sisters and to feel for them the consideration required by the humanistic attitude embodied in Esperanto, we first have to stop fearing them, and also stop fearing the discovery of what we ourselves are. Because it is not easy to overcome such fears, withdrawal into self, ethnocentrism, an urge to run away from the risk of seeing in the other person something that could make us doubt our own infallibility – all of this is much too strong in society not to mobilize a gigantic force of prejudice, disdain and indifference against the progress of Esperanto and of the manner of thinking which it mirrors. Modern society in many respects resembles a jungle, where the need to defend and augment that which has been conquered is too urgent for people to have the time to ask themselves the questions to which authentic humanism should give rise.

The Esperanto community in no way expects rapid progress, or the satisfaction of witnessing victory upon victory. This notwithstanding, it holds its own and continues to strive persistently. A century of history has made possible the realization that Esperantic humanism has never ceased to attract living forces. People are indifferent and egotistic, yes, but also generous and broad-minded. That which is unlike and unknown frightens, certainly, but it also attracts. Esperanto has never interrupted its slow but steady progress. It penetrated into Kirghizistan a little more than a decade ago, and only a few years ago did the first Esperanto congress in Togo take place. Announcements in the Esperanto press from Africa are a new and current phenomenon. Esperanto tranquilly follows its destined step-by-step progression. And this is enough to justify the efforts dedicated to it. *Homo sum, nil humani a me alienum puto* ("I am a man: nothing human is alien to me."). The attitude defined by this statement lies at the base of the love of Esperanto. Without fearing the mockery of those who prefer to judge superficially rather than to study the facts – and whose

condemnatory attitude is thus automatically condemned – the Esperantists persistently develop their culture and enjoy their incomparable relationships.

Among the various pleasures available to us, isn't the pleasure of engaging in dialogue one of the most specifically human? To communicate without difficulty in a transcultural setting, and thus by one's own experience to come to know the cultural diversity of the wide world, this is enabled by Esperanto, and, today, in such a direct way, only by Esperanto. In this function, it incontestably shows itself to be an invaluable contribution to authentic, universal humanism.

Arthur Baur

Duos linguas planisedas – Un conguel dal Rumantsch grischun e dal Esperanto

A do glied chi imbütta al Rumantsch grischun ch'el saja üna lingua artificiala scu l'Esperanto. Quist imbüttamaint contenga duos fals: Amenduos linguas nu sun artificielas, e l'üna nun es scu l'otra. Tuottüna haun ellas qualcosa cumünai vel: amenduos sun planisedas, ma na in l'istess möd. (Il pled “planiser” nun as chatta aint ils dicziunaris, ma cu pudess ün tradür il pled tudais-ch “Plansprache” chi'd es tuottafat ösito illa litteratura linguistica ?)

Que ho bainschi do progeta da linguas artificielas ill'istoria da l'interlinguistica. “Artificiel” vuol dir, cha mincha pled es invento; ma quists progets sun tuots naschieus morts ed els nun ans importan pü. Las grandas linguas da scrittüra sun tuottas pü ui main planisedas, que vuol dir cha'ls filologs haun influenzo lur evoluziun. Üna lingua vairamaing planiseda sumaglia ad ün üert chi'd es gnieu impianto tuottafat tenor ils plauns dal giardinier. Tschertas persunas preferischan ils parcs sulvedis, otras ils giardins bain arrandschos. Que es üna dumanda da gust e na da qualited.

A nun es necessari dad explicher cò aunch' üna vouta las directivas per il Rumantsch grischun cha'l professor Henrich Schmid ho s-chaffieu cun grand indschegn afin cha quista lingua saja armoniosa e bain balantscheda traunter ils divers idioms da la Rumantschia. L'incumbenza dal dr. L.L. Zamenhof, chi ho publicho l'an 1887 sieu proget d'üna lingua internaziunela, nun es steda la medemma scu quella dal professor Schmid, perche ch'el nu stuvava fusiuner dialects da la gli stessa famiglia, ma chatter ün compromiss traunter linguas fich diversas. La granda differenzcha traunter il rumantsch grischun (RG) e l'Esperanto sun las reglas fonologicas seguono las quelas minchün po furmer svesse ils plects da la nouva lingua da scrittüra sülla basa dals divers idioms. Tenor il princip 2:1 es que pussibel illa pü granda part dals cas. Zamenhof nun ho pudieu proceder seguond telas reglas e tschernit ün möd pötost arbitrari. La tscherna es steda bger pü difficila, perche cha Zamenhof ho stuvieu tgnair quint na be da trais idioms ma da tuot las linguas leotainas, dal tudais-ch e da l'inglais. Il resultat es cha 75 pertschient dals plects in Easperanto sun da derivanza romana e 20 da derivanza germana. Be 5 pertschient dals plects derivan dad otras linguas. L'Esperanto es main masdo cu l'inglais. Sch'ün vulesse fer la prova e tscherner ils plects cun l'agüd d'ün mentelmaing different da quel da Zamenhof.

Qualche exaimpels paun musser il möd da proceder da Zamenhof: Per “staunza” haun tuot las linguas romanas il pled latin “camera” in diversas fuormas u variantas da significaziun. Il “Zimmer” ed il “room” croudän dimena davent. Il pled adatto per la lingua internaziunela es “čambro” (pronunzcho tschambro). Per “chaun” do que eir ün tschep cumünaivel oriund dal latin “canis”, ma l'Esperanto drouva il tschep “can-“ per otras significaziuns: “čano” es il nom da la serradura dal schluppet e “kano” significhi manch, intant cha l'inglais ed il tudais-ch haun ils plects cumünaivels “Hund” e “hound”, drouva l'Esperanto dimena il pled “hundo”. Las medemmas ponderaziuns velan eir per il pled “jaro” (“Jahr” e “year”), siand ch'ün ho dabsögn dals tschep “an-“ per otras miras. Zamenhof ho gieu l'avantag, ch'el nun es sto oblio da piglier resguard a la balauntscha da las linguas. La dumanda scha ün tel e tel pled nu vess stuvieu gnir piglio our d'ün' otra lingua nun es më steda ün motiv da dispüta traunter quels chi discuorran Esperanto.

Un otra differenzcha traunter il rumantsch grischun e l'Esperanto es da bger pü granda pur teda. Professor Schmid as basa sülla morfologia dals idioms existents rumantschs e scu consequenza surpiglia el eir lur irregulariteds. Il rumantsch grischun ho dimena duos geners, quatter conjugaziuns ed üna pruna da verbs irregulers. Da l'otra vart ho Zamenhof vulieu s-chaffir üna morfologia pü facila pussibel e chu nu cuntegna irregulariteds.

Dimena nu do que geners e neir brich excepziuns. Per exaimpel es la desinenza dal verb i'l infinitiv –i, i'l cundziunel –us, i'l imperativ –u. La terminaziun dals substantivs es adüna –o, cun agiunta d'ün –j i'l plural e d'ün –n i'l accusativ. In regard a la morfologia a's pudessa discuorrer d'üna tsherta artificialited, perche ch'ella cuntegna eir fuormas chi nun existiastan illas linguas tradiziunelas.

La lexicologia taunt dal rumantsch grischun scu eir da l'Esperanto es tuottafat natürela, que vuol dir ch'ella as cumpuona be da plects chi existan in otras linguas, respectiamaing dialects.

Pervia da la preponderanza dals chavazzins neolatin i'l Esperanto succeda que minchataunt cha frasis in rumantsch grischun es Esperanto as sumaglian taunt ch'ellas sun inclegiantaivlas vicendaivelmaing.

Cur cha'l rumantsch grischun es gnü sül muond, consistiva el be d'üna pitschna broschüra cullas famusas directivas, e cur cha l'Esperanto gnit al cler da di, d'eira'l eir el cuntgnü in üna fich modesta broschüra cun las reglas detagliadas da la morfologia, la sintaxa e la furmaziun dals plects implan hoz ün cudesch da 500 paginas ed il discziunair cumplet da l'Esperanto es uschè voluminus scu il Bezzola/Tönjachen. La letteratura consista da var 30'000

cudeschs. Melgro cha l'Esperanto d'eira be ün simpel mez da comunicaziun, sur ch 'el gbit publicho, s'haun poetino e poetuns impatruno da la lingua chi posseda uossa üna granda letteratura tradüta ed originala.

Il rumantsch grischun es eir gnieu concepieu pütost scu lingua da cancellaria, ma chi so, sur cha'l prüm scriptur s'and inserviro per ün' ouvra poetica? L'esperienza da l'Esperanto do ün tshegn.

(Publiziert in *Il Chardun*, Revista Rumantscha, Zernez, Nr. 3 1985)

Arthur Baur (*1915) studierete deutsche, rätoromanische, englische und isländische Philologie an der Universität Zürich. Redaktor (1945-1959) und Chefredaktor (1959-1967) der Neuen Berner Zeitung, Chefredaktor des Winterthurer Landboten (1967-1980). Autor mehrerer Bücher über das Schweizerdeutsche. Aktiver Esperantist seit 1930. Er redigierte das Bulletin der Schweizer Esperanto-Gesellschaft und war Redaktor der Esperanto-Sendungen von Schweizer Radio International (1947-1991).